

f
k

110116

859.

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek



MÖCKERN
gehörig.

N^o 1618

L+UB Halle



Linguit

E S S A I
PHILOSOPHIQUE
SUR LE
MONACHISME.

1 1 3 3 3

UNIVERSITÄT

LEIPZIG

VERLAG



Linguet, Simon Nicoloas Henri

ESSAI

PHILOSOPHIQUE

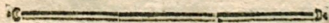
SUR

LE MONACHISME.

PAR M. L.



PARIS.



M. DCC. LXXVI.



1834

UNIVERSITÄTS- u. LANDESBIBLIOTHEK

N

THE MONASTICISM

1834



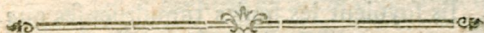
1834

1834





ESSAI
PHILOSOPHIQUE
SUR LE
MONACHISME.



INTRODUCTION.

MOINE vient du grec *μῶνος* qui signifie seul. Ainsi un moine est un être dévoué à vivre dans la solitude. Le monachisme est donc directement contraire à la société. Cette haine pour ce que le commun des hommes recherche le plus ardemment, cette fuite de ses semblables a été sanctifiée par le christianisme (*): mais il n'en est pas l'époque. Le

(*) Par le christianisme mal entendu; car on fait qu'au tems des apôtres, les chrétiens n'avoient pas de pareilles institutions. Le goût de la retraite ne doit pas être envisagé comme la cause du monachisme: c'est comme si l'on prétendoit

gout de la retraite est presque aussi ancien que le genre humain. Dans tous les tems il s'est trouvé des cœurs trop fiers pour se plier aux souplesses qui sont inséparables de cette réunion des hommes que l'on appelle *société* ; ou trop mous pour remplir les devoirs pénibles qu'elle impose ; ou trop tendres pour soutenir la vue des maux qu'elle entraîne.

Ils fuyoiēt les foules tumultueuses que l'intérêt assemble, & que le même intérêt disperse. Dans la plus haute antiquité, on trouve des sages, & ensuite des philosophes qui penserent ainsi. Jaloux de leur repos, ou guidés par l'amour de la vertu, ils prenoient le parti de l'aller pratiquer dans les lieux les plus sauvages, loin de toute habitation humaine. Les braçmanes aux Indes, une partie des prêtres en Egypte, les mages chez les Perses, les druides chez nos ancêtres, vivoient ainsi isolés du reste de la société. Ils couloient des jours tranquilles, loin

que les dispositions à la bienfaisance sont le principe de la prodigalité. *Note de l'éditeur.*

d'elle & des agitations qui la troublent.

Cependant leurs loifirs n'étoient pas infructueux ; ils apprenoient par l'infpection des aftres , à diftinguer le cours des faifons. Ils approfondiffoient les loix de la nature : ils développoient celles de la morale. Ils cherchoient dans les fimples , des remedes aux maladies caufées par l'intempérance qu'ils avoient le bonheur de ne pas connoître , & par la foibleffe de notre conftitution dont ils n'étoient pas exempts.

C'eft une chofe remarquable que ces efpeces d'anachorettes aient été par - tout les premiers légiflateurs , les premiers médecins , les premiers poètes ; enfin les inventeurs de prefque tous les arts. C'eft de leurs cabanes que font partis en tous genres les premiers traits de lumiere qui ont éclairé le monde. Dans le fond de ces déferts , ils étoient donc toujours utiles à leurs femblables , pour qui leurs principes fembloient annoncer tant d'éloignement.

Avec le tems , quelques - uns d'entr'eux abuferent de ces arts même qu'ils avoient

A ij

créés. Ils s'en servirent pour accréditer des prestiges , & justifier des mensonges. Parce qu'ils avoient su épier la marche des planètes dans le ciel , ils prétendoient y lire aussi celle des événemens qui devoient arriver sur la terre. Ils déshonorèrent , par des artifices punissables , l'invention sublime de la religion , dont le développement leur étoit dû comme le reste. Au lieu d'un Être souverain , tout-puissant , témoin inévitable du désordre , & vengeur inflexible du crime , ils prêchèrent des dieux foibles , capricieux , plus flattés de l'encens des hommes que de leurs vertus , & disposés à pardonner le mépris qu'on auroit pour eux , en faveur du respect qu'on marqueroit à leurs ministres.

Ils allèrent jusqu'à donner la parole à des fantômes qui n'existoient pas. Pour assurer plus de poids à leurs menaces , ils les firent sortir de ces bouches inanimees qui ne pouvoient s'ouvrir. Joignant l'adresse à l'effronterie , ils séduisirent , ils gouvernerent sans peine une populace crédule , qui trembloit à la voix d'un oracle , & ne s'en plongeoit

pas moins hardiment dans les vices les plus honteux.

Plusieurs d'entr'eux, pour étonner le peuple, & profiter de cette admiration stupide qui lui fait concevoir du respect pour tout ce qui est à la fois difficile & extravagant, s'imposoient des devoirs pénibles & supérieurs, en quelque sorte, aux forces de la nature. Ils se soumettoient, comme les pythagoriciens & les brames-leurs premiers maîtres, à un régime excessif. Ils renonçoient à tous les alimens tirés des animaux.

D'autres avoient déjà adopté le vœu, renouvelé depuis, & sanctifié dans notre religion, d'une chasteté inviolable; mais plus conséquens, ou plus sinceres, ou plus dupes en cela que nos moines, en faisant ce vœu, ils s'ôtoient le pouvoir d'y manquer. La formule par laquelle ils s'y assujétissoient, étoit l'opération qui en rendoit l'infraction impossible.

S. Jérôme, dans son ouvrage contre Jovinien, assure qu'à Athenes les hiérophantes détruisoient en eux le germe des desirs, par

le fréquent usage de la ciguë , & que quand ils étoient parvenus au degré le plus éminent du pontificat , ils le payoient par le sacrifice entier de leur virilité. Erasme , il est vrai , pense que ces hiérophantes n'étoient pas des prêtres ; mais seulement des especes de sacristains , commis à la garde des choses saintes. En ce cas , leur ministère auroit donc paru exiger plus de pureté ; & sans doute le peuple leur rendoit , par une considération plus flatteuse , l'équivalent du prix qu'ils en avoient donné.

Chez les Syriens , c'étoit le sacerdoce même qui étoit incompatible avec les facultés de l'homme. Les galls des temples de Cybele & d'Atis , se privoient de l'organe de la génération : ils s'en faisoient gloire , & l'ordre de la prêtrise consistoit pour eux dans ce retranchement qui les en rendoit dignes.

Ceux-là , si l'on en croit plusieurs écrivains , avoient déjà imaginé de lever un impôt sur la crédulité des peuples , & de s'enrichir , en affectant une indigence qui exci-

toit la compassion. Ils parcouroient les campagnes, en portant les statues de la déesse, & recevant les libéralités des ames dévotes. On les accabloit de présens en grain, en vin, en lait, en miel. Si ces détails sont vrais, ils ont, au moins sur cet article, été les prédécesseurs de nos religieux mendiants.

Mais les colonies d'un fanatisme funeste, sur-tout à ceux qu'il animoit, étoient rares, peu nombreuses, & encore moins considérées chez les païens. Toutes étoient isolées, indépendantes les unes des autres : l'extrême tolérance, qui faisoit le fond de la religion à laquelle on tâchoit de les lier, empêchoit qu'elles ne devinssent puissantes & cruelles.

D'ailleurs, en général, elles n'exigeoient pas le sacrifice entier de la liberté, de la part des membres qui vouloient bien s'y incorporer. On y étoit admis quand on se sentoit assez de ferveur pour en suivre les institutions: on se retiroit sans crainte & sans honte, quand un autre goût succédoit à celui de la retraite. Les vestales même, sou-

mises à des peines quand elles venoient à prévariquer dans l'exercice de leur ministère, ne passoient pas leur vie entiere sous ce joug rigoureux. Elles en étoient délivrées avant l'âge où la restitution de leurs facultés auroit pu ne paroître qu'une charge nouvelle. A trente ans, elles étoient rendues au monde, & pouvoient devenir des meres de famille respectées, après avoir été des religieuses édifiantes.

Ce n'étoit donc pas une abnégation sans retour de soi-même & de leurs pareils, qui conduisoit dans leur retraite les solitaires du paganisme. Elle étoit volontaire & utile. Ils ne cessent pas d'être citoyens. Si du fond de leurs asyles il est sorti des raisonnemens, des systêmes peu honorables à la philosophie, au moins leurs méprises & leurs superstitions n'ont jamais ensanglanté la terre: elles l'ont quelquefois consolée.

Les Juifs adopterent, peut-être d'après les institutions égyptiennes, le goût de la solitude; & même des sectes philosophiques; & comme les loix de cette nation étoient en

général plus sévères , leurs mœurs plus dures , les établissemens que la ferveur y fit naître prirent aussi une teinte plus éloignée des pratiques ordinaires de la vie. Les nazariens , les récubites , les enfans des prophètes s'y vouoient non seulement à une retraite rigoureuse , mais à des pratiques singulieres , à un régime plus austere que celui des spéculateurs païens , qui leur en avoient fourni l'idée.

Les uns s'engageoient à ne pas souffrir que le fer passât sur leur tête ; ils ne buvoient point de vin ; ils s'interdisoient de certains alimens. Les autres se rassembloient en troupes dans des lieux plus habités : ils s'y livroient à des exercices de piété en commun : ils s'y foumettoient aux ordres absolus d'un chef. Leur nourriture étoit simple , apprêtée & servie sans façons , & sans distinction , comme on le voit par les histoires d'Elie & cent passages de l'ancien testament. Mais ce sont sur-tout les esséniens qui méritent le plus notre attention , parce qu'ils semblent avoir été le modele sur lequel se sont for-

més les moines dans le sein de l'église.

Quand on lit dans Joseph le tableau qu'il fait de leurs mœurs & de leurs regles , on croit qu'il est question du plus parfait de nos instituts monastiques. On y trouve la nécessité d'un noviciat, l'éloignement du mariage, l'amour de la pauvreté, la haine des aïfances de la vie, l'habitude d'une nourriture commune, des habillemens plutôt mal-propres que simples, cette espece de rage qui porte les hommes liés à un genre de vie austere, à multiplier les compagnons de leur servitude, & à faire, des jeunes gens confiés à leurs soins, des profélites, soit pour conserver sur eux l'empire que doit naturellement donner cette espece d'adoption spirituelle, soit pour se justifier à eux-mêmes la singularité de leurs régimes, par la facilité avec laquelle d'autres s'y soumettent.

On y trouve encore l'usage des excommunications, & cette dureté impitoyable qui dévoue à l'indifférence, au mépris, à la haine de toute l'association, quiconque en a été retranché; & cet enthousiasme qui fait bra-

ver aux hommes persuadés , les fatigues , les dangers , les tourmens , la mort même ; enfin tout ce qui peut caractériser des solitaires pieux , livrés à une contemplation plus édifiante qu'utile , & plus jaloux de se délivrer eux-mêmes des peines attachées à la société , que de les adoucir pour les autres.

Voyons comment les principes étendus , modifiés , perfectionnés , ou dénaturés depuis , par le zèle , par l'ambition , par la foiblesse , ont donné lieu à tous les établissemens dont l'Europe chrétienne est couverte. Ils tiennent aujourd'hui un rang considérable dans notre hiérarchie ecclésiastique : les moines en forment une portion importante , sous le nom de clergé régulier.

S'ils n'ont pas sur le clergé séculier une juridiction directe , les privilèges qui les dérobent à celle des évêques , l'opulence qui les distingue des prêtres ordinaires , l'avantage qu'ils ont d'exister en corps toujours assemblé , de former des communautés riches & nombreuses , toujours existantes , leur donnent sur le bas clergé une supériorité.

rité effective. De plus, la facilité qu'ils ont à entretenir des correspondances dans tous les pays chrétiens, l'abus qui les autorise à y suivre des loix particulieres, & y reconnoître des souverains étrangers; la forme de leur gouvernement, qui réunit ce que la religion & la politique ont jamais imaginé de plus fort, pour subjuguier les hommes, leur ont long-tems assuré dans les affaires publiques une prodigieuse influence. Il n'est indigne ni de l'histoire ni de la philosophie de suivre l'origine & la formation de ces grands corps, & de voir comment les hommes aufteres sont parvenus à troubler tant de fois le monde chrétien, précisément parce qu'ils avoient fait un serment solemnel de se détacher pour jamais du monde & de tout ce qui lui appartient.

On peut distinguer, dans l'histoire du monachisme, trois époques importantes, distinctes, qui forment, s'il est permis de le dire, autant de dynasties séparées dans cet empire d'un genre nouveau; une seule en orient, & deux en occident. Les Antoinés,

les Basiles , furent les fondateurs de la premiere. La seconde s'honore d'avoir eu S. Benoit pour patriarche , & la troisieme commence à S. François. Chacune d'elles a un caractère propre , une sorte d'esprit par lequel on peut la désigner. Le goût du trouble, des factions, des tracasseries sanglantes & meurtrieres , fut celui du monachisme grec. La jouissance des plus grandes richesses , le crédit, la puissance qui les donnent , furent, après l'exemple des plus brillantes vertus , l'apanage des bénédictins, des bernadins , &c. Enfin un amour raffiné de la pauvreté, un dévouement volontaire à l'indigence , avec une soumission sans réserve à la cour de Rome , & tous les effets qui pouvoient en résulter , sont les symptomes caractéristiques auxquels on peut reconnoître les religieux mendians.



 CHAPITRE I.

Première époque du monachisme. Son établissement chez les chrétiens orientaux.

LE christianisme, fondé dans l'humiliation, formé dans l'obscurité, dut adopter dès le commencement tous les principes de ferveur & de régularité communs aux instituts que le mépris & la haine des hommes accompagnent à leur naissance. Jésus-Christ avoit dit hautement que son royaume n'étoit pas de ce monde. Pour se rapprocher davantage de la pureté de ses maximes, ses premiers disciples croyoient ne pouvoir trop s'écarter de ce monde trompeur, que leur Législateur avoit pros crit.

Ils refusoient de le servir, de peur de nuire à leur avancement spirituel. Ils fuyoient les fonctions embarrassantes de la société. Ils sacrifioient la possession même de leurs biens à l'amour du repos & de la pauvreté. Il sembloit qu'ils fussent plus jaloux du titre de chrétiens, que de celui d'hommes; & pen-

dant assez long-tems la premiere marque de conversion de la part d'un gentil , étoit d'apporter tout son argent entre les mains du prêtre dont les discours l'avoient touché.

On trouve dans les écrits des peres de ce tems-là , & même dans leur conduite , des preuves incontestables de cette façon de penser. Ils soutinrent qu'un vrai disciple de Jésus-Christ ne devoit exercer aucun emploi civil ; proscrivirent les dignités & toutes les fonctions sociales , comme autant d'entraves qui s'opposoient aux progrès de la perfection évangélique : ils les interdirent à leurs enfans spirituels, comme des soins avilissans , indignes d'une ame régénérée par le baptême , & directement opposés à ses devoirs (*).

(*) Sans entrer dans la discussion des principes de M. L. . . il nous permettra d'observer que tout ce qu'il dit des opinions avancées par les peres , n'a aucun fondement dans l'évangile. C'est cependant à cette source qu'il faudroit remonter , si l'on veut se montrer équitable. Tertullien , qui vivoit sur la fin du second & au commencement du troisieme siecle de l'église , donna , comme l'on fait , dans les erreurs des montanistes , directement opposées , sur les points dont il s'agit ici , à la doctrine de Jésus-Christ & des apôtres. *Note de l'éd.*

Tertullien, dans son traité *de la couronne des soldats*, dit nettement qu'il n'est pas permis à un chrétien de porter les armes. Il appelle de petites couronnes qui étoient alors en usage parmi les troupes, *les pompes du diable*, & prétend que de les mettre sur sa tête, c'étoit un péché contre nature. Au traité *de l'idolatrie*, il avance qu'un chrétien ne sauroit en conscience être juge ou magistrat. Dans son apologétique, il fait assez entendre que le sceptre de l'empire est incompatible avec le caractère de chrétien.

Il est vrai que son opinion ne subsista pas; les peres qui écrivirent après lui, changerent d'avis, quand ils virent Constantin disposé à unir le diadème impérial avec le bandeau de cathécumene; mais cela n'arriva que deux siècles après. Du tems de Tertullien, tout le monde pensoit comme lui; & l'incompatibilité des occupations mondaines, avec les œuvres qui conduisoient à la vie éternelle, étoit le système général & reçu (*).

(*) Voilà ce que M. L. ne prouve pas. On lui accorde que Tertullien & après lui plusieurs peres

Dans

Dans les siècles suivans , Lactance , S. Basile , S. Grégoire , & d'autres peres conferverent à peu près la même façon de penser. L'idée qu'ils se formoient d'un chrétien , étoit toujours celle d'un être purement passif , uniquement occupé du ciel , disposé à tout souffrir sur la terre , & obligé de renoncer sans ménagement au commerce des hommes charnels , pour obtenir d'être admis dans la compagnie des élus.

D'après ce système de désappropriation , d'après ces maximes d'un renoncement universel à toute propriété , on conçoit que le goût de la solitude & de la retraite dut se multiplier parmi les chrétiens. Les persécutions le développerent encore davantage ,

de l'église ont mal présenté la doctrine du renoncement ; mais on lui nie que leur opinion ait été celle de tout le monde. On convient que les chrétiens chercherent dans les déserts un asyle contre les persécutions ; mais Paul , Antoine , & leurs disciples vivoient au commencement du quatrième siècle. C'est alors que Rome vit dans ses murs les premiers moines ; & cette date , que M. L. a négligée , ou que la rapidité de sa narration l'empêche de citer , change l'état de la question. *Note de l'éd.*

& y ajoutèrent une nouvelle énergie. Des hommes qui haïssent le monde, & s'en voyent haïs, qui s'y trouvoient exposés à des recherches, à des tourmens, & ne trouvoient dans les plaisirs, dans les possessions, aucun dédommagement, devoient avoir peu de peine à le fuir. Ils cherchoient donc des retraites éloignées; ils s'enfouloient dans des cavernes, dans des déserts, où ils pouvoient exercer sans témoin des vertus que le siècle abusé vouoit au ridicule, ou au supplice.

Ils y vivoient d'abord rigoureusement seuls. Les Pauls, les Antoinettes se distinguèrent dans ce genre de vie, redoutable pour des cœurs moins pleins d'une désappropriation absolue, moins persuadés de la récompense infailliblement attachée à tant de sacrifices. L'Egypte sur-tout, renommée par la chaleur de son climat, par l'ardeur qu'il communique aux imaginations, par les déserts qui l'entouroient dès-lors, & l'ont peut-être toujours entourée, fut le premier & le plus célèbre théâtre de ces combats de

l'enthousiasme religieux contre la foiblesse humaine.

Le goût de ses anciens habitans pour l'architecture, avoit, par un heureux hasard, préparé des asyles à cette ferveur courageuse. Les pyramides, les obélisques, dont les Pharaons avoient chargé la terre, laissoient dans son sein de vastes cavités où le zele chercha des demeures. Il y trouvoit ce qu'il cherchoit, une sécurité inaltérable, une demeure incommode, un oubli absolu; rien ne manquoit, à ces ardens reclus, de ce qu'il leur falloit pour braver leurs ennemis & macérer leurs corps.

Bientôt cependant leur nombre s'accrut au point que ces déserts purent passer pour des pays peuplés. La fermentation qu'excitoit dans le monde le récit de leurs vertus, leur amenoit sans cesse de nombreuses colonies. Alors ils se subdiviserent en différentes répartitions proportionnées aux forces, à l'enthousiasme de chacun d'eux. On eut des hermites, fideles à la premiere institution, & qui observoient avec scrupule la

clôture impénétrable de leurs prédécesseurs ; des anachorettes , vivant dans des cellules séparées , il est vrai , de la peuplade commune , mais cependant partageant les exercices communs , & ne renonçant pas absolument au commerce , ou du moins à la vue des humains ; des cénobites , rassemblés dans des antres , especes de niches , où un travail assidu (*) & un silence édifiant les transformoient en quelque sorte en des animaux laborieux , qui cachoient les plus grandes vertus sous l'extérieur le plus simple , le plus rustique ; & enfin des moines vivant dans des monasteres avec plus de liberté , quoique sous le joug d'une regle sévere , & d'un supérieur despotique.

Ce sont sur-tout ces derniers qui prévalurent avec le tems , parce que leur réunion leur donna plus de poids , & que toute forme d'administration qui fait concourir plusieurs

(*) Quelque nom que l'on donne aux premiers partisans de la vie monastique , il faut convenir qu'ils cherchoient , par un travail assidu , à dompter la fougue des passions & à se rendre utiles aux autres hommes. *Note de l'éditeur.*

mains à un même but , sous une seule auto-
 rité , acquiert bien plus de force pour résister
 aux attaques & surmonter les obstacles qu'on
 peut lui opposer. C'est à eux que les Paco-
 mes , les Basiles , donnerent leurs regles.
 Le silence , la soumission , la contemplation
 spéculative des choses du ciel , en font sur-
 tout les bases ; & dans les premiers momens,
 dans les tems où l'institution du christianis-
 me, encore voisine de son principe (*), exer-
 çoit sur les cœurs , dans toute son étendue ,
 cet empire que donne l'enthousiasme, ce n'é-
 toit pas aux simples privations qu'ils se bor-
 noient. Ils regarderent les besoins de la na-
 ture , comme des crimes. Se livrant entié-
 rement aux idées de spiritualité , dont ils
 étoient pleins , ils traiterent leurs corps avec
 une cruauté dont le simple récit fait encore
 frémir ceux qui en lisent les détails.

(*) Pacome vivoit au commencement du qua-
 trieme siecle ; Basile étoit contemporain de l'em-
 pereur Julien. *Note de l'éditeur.*



 CHAPITRE III.

De la vie des premiers moines ou anachoretés orientaux.

IL faut l'avouer, la vie que menaient dans les monastères ceux qui tendoient à la perfection, n'étoit qu'un supplice prolongé, une torture perpétuelle. S'il en faut croire les chroniques du tems, la plupart se déchiroient volontairement le corps avec des chaînes garnies de pointes de fer qu'ils portoient en façon de ceinture, & ils ne les ôtoient que quand la pourriture des plaies donnoit lieu de redouter la gangrene.

D'autres se devoient à rester toute leur vie debout, à l'air, sans s'asseoir, sans se coucher, même pour dormir. D'autres, poussant plus loin le raffinement, se tenoient dans la même posture, mais sur un seul pied. Quand ils vouloient se reposer, ils n'avoient d'autre appui qu'une corde passée à la hauteur du bras.

Les stilités formoient une secte particu-

liere. Ils se bâtissoient des colonnes droites & découvertes , à une assez grande hauteur. Ils y pratiquoient une espece de chaire entourée d'une balustrade , où ils passoient leurs jours sans en descendre , exposés aux injures de l'air. Ils faisoient même de tems en tems élever leurs colonnes , à mesure qu'ils vieillissoient , comme s'ils eussent cru par-là se rapprocher davantage du ciel auquel ils aspiroient.

Jean Moschus , dans son *Pré spirituel* , rapporte que plusieurs d'entr'eux ne mangeoient que quand on les alloit voir. Ainsi le nombre de leurs repas dépendoit de celui des visites ; & cet auteur avoue naïvement qu'il leur en rendoit le plus souvent qu'il lui étoit possible , pour leur donner occasion de jeûner moins long-tems. Cette espece de pénitence n'auroit pas été rude , dans un pays fréquenté : mais elle devoit être pénible & dangereuse au milieu des sables de la Thébaïde , à l'extrémité de l'Afrique.

Il y en avoit d'autres qui , sans se distinguer par ces macérations frappantes , en pra-

tiquoient de plus secretes qui n'étoient pas moins difficiles. S. Macaire d'Alexandrie passoit tous les carêmes debout, sans dormir, & sans manger autre chose qu'une feuille de chou crud chaque dimanche. Saint Hilarion vivoit de quinze figues par jour ; & il en passoit quelquefois quatre sans rien prendre, quand il s'appercevoit en lui de quelque mouvement de la chair : ce qui devoit être rare avec un pareil régime.

S. Antoine vivoit aussi sobrement : de plus, il ne couchoit jamais que sur la terre nue, dans des tombeaux. Il y étoit souvent battu par le diable, qui le brisoit de coups, de sorte que le lendemain il ne pouvoit se relever.

L'humidité seule de cet étrange lit pouvoit le réduire en cet état. Bien des lecteurs croiront que ces diables n'étoient autre chose que des rhumatismes : mais enfin, quand ces combats, dont il croyoit porter les marques, n'auroient été que les rêves d'un cerveau affoibli par le défaut d'alimens, il en résulteroit toujours une preuve de ce qu'il

s'agit de faire voir ici , de l'austérité extrême à laquelle se livroient les premiers solitaires.

Pour s'en faire un tableau frappant & terrible , il n'y a qu'à jeter les yeux sur celui qu'en a tracé un témoin oculaire. Voyez ce que S. Jean Climaque raconte , dans son *Echelle sainte* (*), d'un monastere d'Egypte , où il avoit demeuré lui-même.

On y voyoit des vieillards , après quarante ou cinquante ans de profession , obéir avec une simplicité d'enfans : les railleries , les contestations , les discours inutiles en étoient bannis ; chacun s'étudioit à édifier son frere. L'abbé maltraitoit souvent les plus parfaits ,

(*) Ou les *Degrés pour monter au ciel*. Ce titre , ainsi que celui de *Pré spirituel* , en rappelle d'autres donnés dans des tems modernes à des livres du même genre , comme la *Seringue spirituelle*, les *sept Trompettes*, &c. Cette échelle est composée de trente degrés qui composent chacun au moins une vertu. Les préceptes y sont souvent appuyés d'exemples. C'est une espece d'institution complete à la vie monacale. L'auteur étoit un moine célèbre , qui étant entré dans le cloître à vingt ans , avoit passé une grande partie de sa vie à la tête d'un monastere nombreux.

fans aucun autre sujet que de les exercer , les faire avancer dans la vertu , & instruire les autres par leur exemple.

A un mille de ce monastere , il y en avoit un petit nommé *la prison* , où s'enfermoient volontairement ceux du grand monastere , qui , depuis leur profession , étoient tombés dans quelques péchés considérables. C'étoit un lieu affreux , ténébreux , sale , infect. Tout y inspiroit la penitence & la tristesse. On n'y allumoit jamais de feu : on n'y usoit ni de vin , ni d'huile , ni d'aucune autre nourriture que de pain & de quelques herbes. Depuis qu'ils y étoient entrés , ils n'en fortoient plus , jusqu'à ce que Dieu fit connoître à l'abbé qu'il leur avoit pardonné.

On exigeoit d'eux une oraison presque continuelle ; toutefois , pour éviter l'ennui , on leur donnoit quantité de feuilles de palmes à mettre en oeuvre. Ils étoient séparés un à un , ou tout au plus deux à deux , & avoient pour supérieur particulier un homme de vertu singuliere , nommé Isaac. Saint Jean Climaque , ayant prié l'abbé de lui faire

voir cette prison, y demeura un mois ; & voici comme il en parle.

“ J'en vis qui passioient la nuit à l'air tout
 „ debout , forçant la nature pour s'empê-
 „ cher de dormir , & se reprochant leur lâ-
 „ cheté quand le sommeil les pressoit ; d'au-
 „ tres , les yeux tournés vers le ciel , deman-
 „ doient du secours avec des gémissemens &
 „ des soupirs ; d'autres , les mains liées der-
 „ rière le dos , le visage penché vers la terre ,
 „ criaient qu'ils n'étoient pas dignes de re-
 „ garder le ciel , & n'osoient parler à Dieu
 „ dans leurs prieres , tant ils sentoient leur
 „ conscience troublée. Quelques-uns , assis
 „ à terre sur un cilice & de la cendre , ca-
 „ choient leur visage entre leurs genoux ,
 „ & frapportoient la terre de leur front (*),

(*) Il y a probablement ici quelque méprise. L'enthousiasme de l'auteur de la description l'a-voit rendu moins difficile quand il voyoit , ou plus crédule quand il écrivoit. L'attitude dont il parle ici , exigeroit une souplesse & une force prodigieuses. J'invite mes lecteurs , non pas précifément à monter l'échelle sainte , mais à essayer la vigueur de leur jeunesse dans le tour de force

ou se battoient la poitrine , avec des sou-
pirs qui sembloient leur arracher l'ame.

Les uns trempoient le pavé de leurs lar-
mes , les autres se reprochoient de n'en
répandre pas assez. Les uns crioient com-
me on fait à la mort des personnes cheres,
les autres retenoient au-dedans leurs gé-
missemens. J'en vis qui paroissoient hors
d'eux-mêmes , endurois par la douleur &
comme insensibles. D'autres assis triste-
ment , leurs regards arrêtés à terre , bran-
loient continuellement la tête , & pouf-
soient du fond du cœur des rugissemens
de lion.

Les uns , pleins d'espérance , deman-
doient ardemment la rémission de leurs pé-
chés : les autres , par un excès d'humilité ,
s'en croyoient indignes. D'autres deman-
doient d'être tourmentés dans cette vie ,
pour obtenir miséricorde en l'autre. La

qu'on attribue ici à des squelettes exténués par
les macérations : ils verront s'il est aisé à un
homme assis , de battre la terre avec son front
entre les deux genoux.

„ plupart accablés de remords disoient qu'ils
 „ seroient contens d'être privés du royau-
 „ me céleste , pourvu qu'ils fussent exempts
 „ des peines éternelles.

„ Je leur ai entendu tenir des discours ca-
 „ pables d'exciter à componction les pierres
 „ même. Nous savons , disoient-ils , qu'il
 „ n'y a point de supplice dont nous ne
 „ soyons très-dignes , & que nous ne pou-
 „ vons satisfaire à la multitude de nos det-
 „ tes , quand nous assemblerions toute la
 „ terre pour pleurer avec nous. Nous vous
 „ supplions seulement , Seigneur , de ne
 „ nous pas punir dans toute la rigueur de
 „ vos jugemens , mais avec miséricorde :
 „ car nous n'osons demander d'être entière-
 „ ment délivrés de nos peines. De quel front
 „ le pouvons-nous faire , après avoir man-
 „ qué à nos promesses , & abusé du premier
 „ pardon ?

„ Là, on voyoit accompli au pied de la let-
 „ tre ce que dit David : des hommes cour-
 „ bés & abattus de tristesse , dont les corps
 „ étoient pleins de corruption , & qui n'en

„ prenant plus aucun soin , oubloient la
 „ nourriture, mêlaient de leurs larmes l'eau
 „ qu'ils buvoient , & mangeoint la cendre
 „ avec leur pain. Leur peau étoit attachée
 „ aux os , & séchée comme l'herbe. Vous
 „ n'y entendiez que ces paroles : malheur,
 „ malheur à moi ; pardon, pardon, Seigneur,
 „ miséricorde , faites - nous grace , s'il est
 „ possible !

„ Vous en auriez vu , la langue brûlante
 „ hors de la bouche. Après avoir goûté un
 „ peu d'eau , pour ne pas périr de soif , ils
 „ s'arrêtoient. Après avoir pris un peu de
 „ pain, ils jetoient bien loin le reste, se jugeant
 „ indignes de la nourriture des hommes ,
 „ puisqu'ils avoient agi contre la raison.

„ Comment y auroit - il place chez eux
 „ pour les ris , ou les paroles oiseuses , ou
 „ la colere , ou la contradiction , ou la con-
 „ fiance , ou la joie , ou la vaine gloire ? Ils
 „ ne s'avisoient pas de juger personne , &
 „ n'étoient occupés , ni du soin de leurs
 „ corps , ni d'aucune chose de cette vie. On
 „ n'y entendoit que des prieres.

„ Ils avoient toujours la mort devant les
 „ yeux, & disoient: que deviendrons-nous?
 „ quelle sera la sentence? quelle sera notre
 „ fin? Y a-t-il quelqu'espérance de pardon?
 „ Notre priere a-t-elle pu être admise de-
 „ vant Dieu? en a-t-elle été rejetée comme
 „ elle le mérite? Quelle force peut-elle avoir
 „ en sortant de levres si impures? Nos
 „ saints anges gardiens se font-ils rappro-
 „ chés de nous, pour présenter nos prie-
 „ res? Puis ils se demandoient l'un à l'au-
 „ tre: Mes freres, avançons-nous quelque
 „ chose? Obtiendrons-nous ce que nous
 „ demandons? Que savons-nous si Dieu ne
 „ ne se laissera pas fléchir? Faisons toujours
 „ notre devoir, & frappons à la porte jus-
 „ qu'à la fin de notre vie. Courons, mes fre-
 „ res, il faut courir & de grande force; n'é-
 „pargnons point cette malheureuse chair,
 „ de peur qu'elle ne nous donne la mort.
 „ Ainsi parloient les saints pénitens.

„ Ils avoient les genoux endurcis, les
 „ yeux creux, les joues enflammées de leurs
 „ larmes, & toutefois le visage pâle, la poi-

„ trine meurtrie de coups , & quelquefois
 „ ils en crachoient du fang. Ils ne connoif-
 „ foient ni l'ufage des lits , ni la propreté
 „ dans leurs habits. Ils ne portoient que des
 „ haillons déchirés , sales , pleins de vermi-
 „ ne. Ils reffembloient à des criminels dans
 „ des cachots , ou à des poffédés. Quelque-
 „ fois ils prioient l'abbé de leur mettre des
 „ fers au cou & aux mains , & des entraves
 „ aux pieds , & de ne les en tirer qu'à la
 „ mort. Quand ils fe croyoient prêts de
 „ mourir , ils le conjuroient de ne pas leur
 „ donner de fépulture , mais de les jeter
 „ comme des bêtes : ce qu'il leur accordoit
 „ quelquefois , les privant même du chant
 „ des pfeaumes & de tout honneur fune-
 „ bre. „

Il n'eft peut-être pas inutile d'observer
 que l'efprit qui produifoit en Egypte des
 prodiges d'un genre fi fingulier , fubfifte en-
 core aux Indes , foit qu'il eût paffé des bords
 du Gange fur ceux du Nil , foit qu'au con-
 traire il eût reflué de la mer Rouge vers l'o-
 céan Indien. Les pagodes de ce vafte em-
 pire

pire font encore encore entourées de céno-
bites , qui donnent aux ames pieuses l'étran-
ge spectacle des excès que la superstition &
le fanatisme peuvent enfanter.

Il y en a qui passent toute leur vie sur un
pied ; d'autres qui ne dorment qu'appuyés sur
une corde ; d'autres qui se font tous les jours
suspendre un certain tems par les pieds , au-
dessus d'un feu allumé ; d'autres qui ayant
passé plusieurs années les bras étendus en
croix & levés vers le ciel , en viennent à per-
dre toute espee de mouvement dans ces par-
ties. Elles restent sans soutien dans cette at-
titude ; de sorte que de loin , quand ils mar-
chent, ils ressemblent, disent les voyageurs, à
un tronc d'arbre qui présenteroit deux bran-
ches dépouillées de leurs feuilles. Il y en a
qui se suspendent à des crochets de fer en-
foncés dans la chair , ou se couchent sur des
lits hérissés de pointes de ce métal.

Quelques-uns poussent le renoncement à
toute propriété , à tout soin corporel , au-
delà de ce qu'a jamais fait aucun homme. Ils
ne veulent pas prendre la peine de se nour-

rir. Ils se laisseroient mourir de faim , si l'on n'avoit soin de leur mettre le riz dans la bouche ; mais il y a toujours des dévotes qui se chargent avec plaisir de cet emploi récompensé par les bénédictions du ciel.

Plusieurs de ces charlatans pouffent encore plus loin le dépouillement de l'humanité. Ils paroissent dignes de servir de modèles à nos quiétistes. Ils sont nus. Les femmes presque nues aussi dans ces climats chauds , vont , quand elles veulent avoir des enfans , leur baiser (*) avec recueillement le principe de la fécondité , sans , dit-on , que leur repos apparent en soit troublé.

Les moines chrétiens , dont nous avons parlé , n'étoient pas venus à ce calme des sens , à cet engourdissement absolu des passions. Au contraire , c'étoit même la révolte de la chair qui faisoit leur plus grand supplice. Dans le fond de leurs déserts , ils étoient éternellement combattus par les tentations que les Indiens affectoient de

(*) Dissertation de l'abbé Banier , sur la religion des bramines.

braver ; & la nécessité de les écarter ou de les vaincre , fut une des principales loix de toutes les institutions religieuses , dont nous parlons.

C H A P I T R E I I I .

De la chasteté. Idée qu'en avoient les païens , & qu'en ont eue depuis les chrétiens , surtout les zélateurs du monachisme , en orient.

„ JE puis dire , selon l'expression de David , que j'ai vu dans moi l'impie , c'est à dire , le démon de l'incontinence , aussi superbement élevé que les cedres du Liban , & me causant par sa fureur des troubles & des inquiétudes dans l'ame. Mais ayant passé par les austérités du jeûne & de l'abstinence , j'ai vu soudain que sa rage n'étoit plus ardente comme auparavant ; & l'ayant cherché , après m'être humilié profondément d'esprit & de cœur , je n'ai plus trouvé en moi ni le lieu de sa retraite , ni la trace de ses violences. „

Ce sont là les propres termes de S. Jean Climaque , en son quinzieme *degré* , traduits par un élève de Port - Royal , le vénérable Arnaud d'Andilly. Un homme du monde seroit excusable d'y trouver une allégorie exprimée avec plus de force que de décence , & tout à la fois trop de présomption & d'humilité.

Ce démon *superbe* étoit , comme je viens de le dire , le grand persécuteur des solitaires : c'est sur-tout à le dompter qu'ils se croyoient obligés de donner tous leurs soins.

Leurs prédécesseurs , dans le paganisme , avoient eu , comme nous l'avons déjà observé , la même idée : mais ils bornoient la privation , soit volontaire , soit forcée , aux individus qui se consacroient , par une vocation spéciale , au service de certains temples. Ils ne pensèrent jamais à recommander au genre humain une pratique qui l'auroit anéanti , si elle étoit devenue commune , ni à placer au rang des perfections sociales , un renoncement destructif de la société.

C'est ce qu'un zele trop ardent fit prêcher aux peres de la primitive église. S. Paul parut ne permettre le mariage que par condescendance pour la foiblesse humaine, & pour éviter les désordres.

S. Cyprien est un de ceux qui ont le plus cherché à concilier cette discipline sévère & effrayante, avec la-raison. Dans un de ses ouvrages, il avoue *que le mariage est bon*, puisqu'il vient *de Dieu*; mais il assure immédiatement après, que *la continence est encore préférable*; & dans un autre écrit, il en rend la raison: *C'est qu'elle rend égal aux anges, ou même supérieur, puisqu'elle suppose un combat que ces esprits célestes n'éprouvent point, & une victoire qu'ils ne peuvent remporter.*

D'autres théologiens contemporains ont été bien plus rigoureux. Un archevêque de Sébaste, nommé *Eustache*, publioit hautement que *le lien conjugal étoit incompatible avec le salut éternel*. Ce prélat étoit arien furieux, & l'on pourroit croire que le desir d'éblouir les peuples lui faisoit prêcher une

morale si pénible ; mais les orthodoxes tenoient le même langage.

S. Athanase, le grand adversaire d'Arius, dans son livre *sur la virginité*, écrit qu'un *mari pollue le corps d'une femme*. Dans le même ouvrage il s'écrie : *O continence, tu es la joie des prophètes, la gloire des apôtres, la vie des anges & la couronne des hommes sanctifiés !* Le zèle qui enflammoit son cœur, ne lui permettoit pas de réfléchir que ces exemples pourroient paroître mal choisis. Car enfin presque tous les prophètes & les apôtres avoient des femmes ; & quant aux anges, il semble, comme l'a très-bien observé S. Cyprien, que n'ayant pas de corps, il étoit injuste de les proposer pour modeles à des hommes qui en avoient un.

S. Ambroise enseigne nettement que la *virginité est la première des vertus*. Mais il n'y a aucun des peres qui se soit exprimé avec plus de force sur ce sujet, que S. Jérôme, dans son livre contre Jovinien. Il compare le mariage à *un arbre qui n'a que des racines & des feuilles ; & la virginité, à un*

arbre qui, outre ses feuilles & ses racines, a encore d'excellens fruits. Il semble que ces deux mots présentent une idée toute contraire. Et après il s'écrie, en parlant du devoir conjugal: Qu'est-ce, s'il vous plaît, qu'une chose qui empêche de prier, qui rend incapable de recevoir le corps de Jésus-Christ? Tant que je fais les fonctions de mari, je ne fais pas celles de chrétien.

Ces expressions donneroient à entendre qu'on exigeoit alors une continence absolue des époux, pour les admettre à la participation des mystères. Mais peut-être étoit-ce moins la discipline générale de l'église, que l'opinion particulière de ce rigoureux docteur.

Enfin, si l'on pense qu'Origene ne crut pouvoir assurer son repos dans ce monde, & son salut dans l'autre, qu'en imitant les pontifes de Cybele, & se flatta d'acquérir des droits certains à la vie éternelle, par cette opération périlleuse; on sentira à quel point l'union des sexes étoit réprouvée par les anciens peres, & par les partisans zélés

du monachisme, dont en effet rien ne combattoit plus efficacement les vues.

Une observation à laquelle on ne peut cependant se refuser, c'est que ces prédicateurs d'une morale si détachée des sens, recherchoient avec ardeur la compagnie des femmes, en proscrivant si hautement le mariage chez leurs disciples.

S. Paul se plaint que l'aiguillon de la chair lui donnoit quelquefois *des soufflets*. Il menoit toujours avec lui, dans ses courses pieuses, des sœurs dociles qui l'y défrayoient. C'étoit pour lui, ou une consolation dans ses travaux, ou des secours pour les conquêtes évangéliques. (*)

(*) Cette excursion sur S. Paul est étrangère au sujet de cet ouvrage. L'apôtre fut exposé aux contradictions dans ses travaux apostoliques; & quel philosophe équitable lui ôtera la foible consolation de s'en plaindre? Il fut appelé à converser avec des personnes de l'autre sexe; & l'on ne doit pas, ce semble, dans un *essai philosophique*, se permettre, à cause de cela, des plaisanteries, qui ne furent jamais des raisons. Il paroît que S. Paul fut marié, comme la plupart des premiers prédicateurs de l'évangile; c'est d'une

Aussi, dès le premier siècle, il se répandit un livre où l'on racontoit comment cet illustre athlète du christianisme, ayant prêché avec feu la chasteté à Iconium, avoit tellement frappé l'esprit d'une femme de qualité nommée *Thecle*, qu'elle s'étoit décidée à

épouse qu'il faut entendre ce qu'il dit 1 Cor. XI. d'une *femme chrétienne* qui accompagnoit les apôtres. L'histoire de la conversion de *Thecle*, qu'on dit être arrivée lorsque Paul & Barnabas prêchèrent à Icone, est justement suspecte, puisque ceux qui en ont fait mention les premiers, se contredisent dans leur narration. Voyez *Baronius ad ann. 47*. En général, M. L. ne prouvera pas, par des raisonnemens dont il voulût se contenter lui-même dans le plaidoyer d'un avocat adverse, que l'évangile qui tend à resserrer tous les liens de la sociabilité, soit contraire au mariage. Quant à ce que dit S. Paul, *qu'il a vu le Seigneur*, il faut encore consulter les dates. Il fut appelé à l'apostolat deux ans après la mort de Jésus-Christ; & depuis sa vocation, il étoit fondé à dire qu'il avoit *reçu du Seigneur* la doctrine qu'il annonçoit aux diverses églises. On ne peut pas nier qu'il n'ait eu depuis cette époque une relation intime avec le Fils de Dieu fait homme; & il n'est pas nécessaire de supposer qu'auparavant il ait vécu familièrement avec lui: il suffit qu'il ait pu le voir. *Note de l'éditeur.*

quitter son mari , pour suivre l'apôtre.

Cet ouvrage a depuis été jugé apochryphe : cependant il falloit bien qu'il y eût quelque fondement à cette anecdote , & même que le pere des gentils eût à cette occasion effuyé quelque reproche. Dans sa premiere aux Corinthiens , il se plaint avec humeur des soupçons dont il étoit l'objet. Il se révolte contre les privations qu'on vouloit lui imposer.

Ne suis-je pas libre , s'écrioit-il , ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu notre Seigneur Jésus-Christ () ? N'êtes-vous pas mon ou-*

(*) Cette assertion peut paroître bien étonnante ; car enfin S. Paul , avant sa conversion , avoit été le plus fougueux ennemi des chrétiens. Comment donc pouvoit-il avoir été lié avec leur législateur ? Au chapitre II de la même épître , il parle de la consécration eucharistique , & il dit : *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai appris , que le Seigneur Jésus la nuit qu'il fut trahi , &c.* Ce qui suppose une relation intime , un commerce familier entre lui & le Fils de Dieu fait homme. Les actes des apôtres autorisent cependant à penser tout le contraire. Les commentateurs n'ont point résolu cette difficulté ; il ne me semble même pas qu'ils l'aient apperçue.

vraie dans le Seigneur ? Et si je ne suis pas apôtre pour les autres, je le suis cependant pour vous. Ma défense contre ceux qui m'interrogent, la voici : N'avons-nous pas le pouvoir de manger & de boire ? N'avons-nous pas le pouvoir de mener par-tout avec nous une femme ſœur, comme les autres apôtres & les frères du Seigneur & Céphas ? Ou bien moi ſeul & Barnabas ſommes-nous privés du pouvoir de faire cela ?

Le chapitre entier eſt ſur un ton chagrin, qui paroît très-relatif à l'hiſtoire de la belle Thecle, & aux inductions malignes que de méchans eſprits ſe permettoient d'en tirer. Quel qu'en ſoit au reſte le ſujet, on voit que S. Paul n'étoit point ennemi de la ſociété des femmes, & que, ſoit pour pourvoir à ſes beſoins temporels, ſoit pour leur adminiſtrer à elles-mêmes les ſecours ſpirituels, il les conduiſoit ſans ſcrupule & ſans embarras avec lui.

On peut en dire autant de S. Jérôme : on aſſure que, pour réprimer les mouvemens de la concupiſcence, il étoit obligé de ſe

meurtrir l'estomac avec des cailloux; mais il ne renonçoit pas cependant à l'alliance paternelle que la raison & la nécessité avoient déjà établie entre un directeur & les filles que la charité lui donnoit.

La jeune Castochium, la dévote Fabiola, les veuves Paula & Marcella, furent pendant toute leur vie l'objet de ses tendres soins. Il quitta pour elles son séjour: ce fut pour elles qu'il apprit l'hébreu, qu'il traduisit l'écriture, qu'il passa successivement des rochers de la Palestine, dans le tumulte de Rome. (*)

Son rival, son concurrent, Rufin eut les mêmes complaisances & le même attachement pour la célèbre Mélanie. Il n'y avoit point de sacrifice qui leur coûtât, quand il s'agissoit de gouverner le sexe, dont lui & ses confreres écartoient avec tant de violence les autres hommes.

(*) Il paroît qu'il y a encore ici de l'exagération. C'est toujours le ton léger de la plaisanterie, qui ne doit pas être pris pour des raisons.
Note de l'éditeur.

S. Jérôme a écrit les vies de ces élèves dociles, dont il avoit eu le bonheur & la gloire de guider les vertus. Il n'a pu se dissimuler lui-même que l'affectation avec laquelle il les comble de louanges, pourroit prêter aux réflexions des mondains. Il l'avoue dans la vie de sainte Marcella, & il répond qu'il y auroit beaucoup de présomption à lui reprocher d'apprécier le mérite de ces courageuses pénitentes, moins par leur sexe, que par la vigueur de leurs ames. D'ailleurs, il se justifie par l'exemple de notre Seigneur, qui *n'exclut jamais les femmes de sa compagnie, & souffrit toujours qu'elles l'assistassent de leurs biens.*

Ajoutons encore qu'au milieu d'une morale si sévère, & parmi tant de leçons de pureté, la pratique étoit déjà loin de la théorie. Les ouvrages des plus chauds défenseurs du célibat fournissent des preuves de la difficulté avec laquelle on surmonte les penchans de la nature.

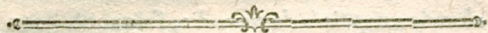
S. Cyprien, consulté par Pomponien sur des abus en ce genre, lui répond: *Vous*

devez empêcher les vierges d'habiter avec les hommes : je ne dis pas seulement d'y dormir, mais d'y vivre. Et il ajoute : Certainement la jouissance & ses préliminaires, les conversations amoureuses, les embrassemens, le spectacle honteux & dégoûtant de deux personnes couchées ensemble, sont le comble de l'opprobre & du crime. Si un mari entrant tout-à-coup, voit sa femme couchée avec un autre, ne s'indigne-t-il pas ? Ne frémit-il pas ? N'a-t-il pas quelquefois dans sa fureur recours à son épée ? Combien doit donc s'indigner & se fâcher le Christ notre seigneur & notre juge, quand il apperçoit une vierge qui doit lui être consacrée, & exclusivement destinée à sa sainteté, couchée avec un autre !

Saint Chrysostome va bien plus loin. Les filles qui ont embrassé, dit-il, l'ordre de la virginité, n'en portent que le nom. Elles bati-^{ent}folent, elles rient sans sujet, elles mènent une vie plus délicieuse que les femmes dans les lieux publics. . . . Elles renferment des hommes avec elles, & en font leurs amoureux. Enfin il assure que les sages femmes sont très-fré-

quentment appellées dans les maisons de ces sortes de vierges.

Il n'y avoit pas encore de grilles ; mais les défordres qui accompagnoient déjà l'enfance du monachisme , prouvent le besoin de la clôture , ou l'indiscrétion des engagemens qui la nécessitent.



C H A P I T R E I V .

De la rigueur avec laquelle on exigeoit des moines orientaux l'abjuration de tous les sentimens de la nature. Du despotisme des abbés , & de l'esclavage des moines.

CEN'étoit pas assez pour les fondateurs des cloîtres , d'avoir rompu les liens qui unifient les deux sexes , & fait dépendre la possession du ciel d'une stérilité volontaire : jaloux en quelque sorte de maîtriser sans réserve toutes les affections des cœurs qui les prenoient pour guides , ils proscrivoient sans pitié les attachemens même les plus innocens. Ils agissoient d'après le plan sur

lequel ont été, de nos jours, réformées ces maisons terribles de la Trappe & Sept-Fonts. Quiconque s'y renfermoit devoit être censé mort au monde : on ne leur recommandoit rien avec plus de scrupule, que l'oubli, le mépris même de ses parens.

Nul n'entrera couronné de gloire dans la chambre nuptiale du paradis, suivant S. Jean Climaque, en son second degré, s'il n'accomplit trois renoncemens solennels ; le premier, à toutes choses, à toutes personnes, à tous parens. . . . En son troisieme degré, il observe que l'amour de Dieu éteint l'amour des parens ; & il va jusqu'à dire que Jésus-Christ nous a enseigné par ses paroles & ses exemples l'averfion innocente que nous devons avoir pour nos proches.

“ Que votre pere, ajoute-t-il, soit celui
 „ qui peut & qui veut travailler avec vous,
 „ pour vous aider à vous décharger du far-
 „ deau de vos péchés : que votre mere soit
 „ la componction qui ait la force d'effacer
 „ de votre ame les taches de vos offenses :
 „ que votre frere soit celui qui travaille &
 „ qui

„ qui combat avec vous pour courir ensem-
 „ ble la voie qui mene au ciel : que votre
 „ femme , & une femme inséparable de son
 „ mari , soit la continuelle méditation de la
 „ mort : que vos enfans bien aimés soient
 „ les gémiffemens de votre cœur : que vo-
 „ tre esclave soit votre corps , & que vos
 „ amis soient les puissances célestes , qui
 „ peuvent vous servir à l'heure de votre
 „ mort , si vous les avez rendus vos amis
 „ durant votre vie. Voilà quelle est la pa-
 „ renté de ceux qui cherchent le seigneur. „
 C'est après ces maximes peu humaines ,
 qu'il ajoute par apostille :

„ Ce troisieme *degré* acheve la figure &
 „ le symbole de la Trinité très-sainte ; &
 „ celui qui y sera monté , ne doit regarder
 „ ni à droite , ni à gauche. „

S. Jérôme n'est pas moins absolu , on peut
 même dire moins cruel. Ce célèbre direc-
 teur de femmes , apologiste du monachisme ,
 où il jouissoit des honneurs de fondateur ,
 écrivant à Héliodore son ami , qui s'étoit re-
 buté de la vie du cloître , & l'exhortant à y
 rentrer , lui parle ainsi :

D

Quoique votre neveu , encore enfant , se
 jette à votre cou ; quoique votre mere , les che-
 veux épars , & en déchirant ses vêtements ,
 vous montre les mamelles qui vous ont nour-
 ri ; quoique votre pere se couche sur le seuil de
 la porte : foulez-le aux pieds pour sortir ; vo-
 lez , les yeux secs , à l'étendard de la croix :
 il n'y a , en pareil cas , qu'une espece de bonté ,
 c'est d'être cruel. Et ne dites pas que vous êtes
 arrêté par je ne sais quel lien ; que vous n'a-
 vez pas un cœur de fer , ni des entrailles bien
 dures ; que vous n'avez pas été nourri par des
 tigresses d'Hircanie , nées du rocher. Tantôt
 votre sœur voudra vous arrêter par ses cares-
 ses ; tantôt votre nourrice , aujourd'hui ac-
 cablée de vieillesse , & votre pere nourricier ,
 à qui vous devez presque autant qu'à l'auteur
 de vos jours , vous crient : nous allons mourir ;
 attendez ce moment au moins pour nous ense-
 velir : peut-être même votre mere , avec les
 peaux pendantes de ses tettons , avec les rides
 qui lui sillonnent le visage , redoublera ses
 cris en vous rappelant les vieux bercemens de
 la mamelle ; que vos précepteurs disent , s'ils

le veulent, toute la maison qui penche repose sur vous : l'amour de Dieu & la crainte de la géhenne rompent facilement tous ces liens.

Ce passage n'est assurément pas un modèle de goût. S. Jérôme n'excelloit pas à faire des peintures agréables ; mais on pardonne plutôt l'image très-peu flatteuse de la mere, que le précepte horrible qu'il applique au pere décidé à empêcher la fuite de son fils. Il n'y a rien de plus atroce que le mot *per calcatum perge patrem*. L'abominable Tullia, devenue avec justice l'exécration de la postérité, n'a rien dit de plus affreux. N'est-il pas étonnant qu'un pere de l'église ait employé, pour conseiller une action qu'il croyoit vertueuse, une formule déshonorée par l'un des plus révoltans parricides qui aient jamais souillé l'histoire !

Si le désintéressement le plus pur n'avoit animé les fondateurs de ces maisons, dont on ne s'ouvroit l'entrée que par le sacrifice absolu de toutes les facultés humaines, la rigueur avec laquelle ils l'exigeoient, auroit pu devenir suspecte. Jamais la tyrannie

la plus farouche n'a exercé , avec ses soldats & ses bourreaux , un despotisme aussi arbitraire que celui que s'assuroient , par la persuasion , ces instituteurs nommés *abbés* , du mot *abba* , qui signifioit pere dans l'idiome dont il est tiré. Ces peres spirituels exercoient une autorité temporelle sans bornes sur leurs enfans adoptifs. La vie de ceux-ci , dès qu'ils étoient entrés dans un monastere , ne devoit plus être qu'une abnégation de soi-même , un oubli sans réserve de sa propre existence. L'obéissance est le quatrième degré de l'échelle de Jean Calimaque. En voici , selon lui , la définition & les avantages.

“ L'obéissance est un parfait renoncement
 „ à son ame propre , lequel on fait voir à
 „ l'extérieur par les actions du corps : ou
 „ bien , selon une expression contraire , l'o-
 „ béissance est la mortification du corps ,
 „ subsistant avec la vie de l'esprit. L'obéif-
 „ sance est un mouvement simple , par le-
 „ quel nous agissons sans discernement ;
 „ c'est une mort volontaire , c'est une vie

„ exempte de toute curiosité , c'est une as-
 „ surance dans le péril ; c'est une excellente
 „ excuse , lorsqu'on ira comparoître devant
 „ Dieu, quoiqu'on ne l'ait point préméditée
 „ durant cette vie : c'est un affranchisse-
 „ ment de la crainte de la mort : c'est une
 „ navigation sûre , & un voyage qu'on fait
 „ en dormant. L'obéissance met la propre
 „ volonté dans le tombeau , & ressuscite
 „ l'humilité. Celui qui est vraiment obéis-
 „ sant , *ne forme non plus de contradiction*
 „ *ni de discernement dans les choses qui sont*
 „ *bonnes , ou dans celles qui semblent mau-*
 „ *vaises , que s'il étoit mort ; & celui qui*
 „ aura fait mourir son ame de cette mort
 „ sainte , n'aura pas sujet de craindre , lors-
 „ qu'il rendra compte à Dieu de toutes ses
 „ actions. Enfin l'obéissance est une renon-
 „ ciation que l'on fait au discernement , par
 „ une plénitude de discernement. „

Soyons de bonne foi , avouons seulement
 que , s'il s'étoit trouvé un semblable passage
 dans les constitutions des moines modernes,
 dans celles des jésuites , par exemple , il n'y

a point de conséquence qu'il ne fût permis d'en tirer. Cette assurance dans le péril , cette injonction d'exécuter les ordres d'un supérieur , sans se permettre même d'examiner si les choses commandées sont bonnes ou mauvaises , seroit susceptible d'une bien effrayante interprétation , si l'on vouloit l'apprécier avec la même sévérité qu'on a mise de nos jours dans la discussion des principes de la société de Jésus.

Dans le même endroit , S. Jean Climaque raconte l'histoire d'un solitaire nommé *Isidore* , qui , pour être agrégé dans le couvent des pénitens , dit à l'abbé : *Très-saint pere , je me donne à vous pour vous être aussi soumis que le fer au fourgeron. Et aussi-tôt , pour le mettre sur l'enclume ,* dit l'auteur , le très-saint pere lui ordonna de se tenir pendant sept ans à la porte du cloître , & de dire à tous ceux qui entreroient ou sortiroient : *je vous supplie de prier pour moi , parce que mon ame est malade d'épilepsie. Ce n'est qu'après cette longue épreuve , qu'il obtint d'être promu au grade de frere. Cer-*

tainement la comparaison du fer mobile au gré du taillandier qui le met en œuvre, vaut bien celle du *bâton de l'aveugle*, qui a tant scandalisé de nos jours.

Un autre *abba*, voyant un novice qui se présentoit, planta en terre un bâton sec & sans écorce, qu'il tenoit à la main: il lui donna pour épreuve, la tâche de l'arroser sans cesse jusqu'à ce qu'il eût poussé des feuilles & des fleurs. Le récipiendaire vaqua sérieusement, pendant trois ans, à cet intéressant ministère; & enfin Dieu, touché de sa persévérance, ressuscita le bâton, qui se trouva un matin devenu le plus bel arbre du monde.

D'après ces étranges principes, on ne doit pas être étonné qu'il se soit établi une jurisprudence plus étrange encore au sujet des moines, & que les habitans des cloîtres aient été placés par les juriconsultes au rang des esclaves (*). Ils devoient une partie de la propriété du couvent, ou plu-

(*) Voyez Bartole, liv. I, §. de *stipulatione servorum*,

tôt de l'abbé, à qui tout appartenoit ; & il en est encore de même aujourd'hui. Les vœux, que notre législation autorise, sont une véritable servitude, puisque tous les avantages sont d'un côté, & tous les sacrifices de l'autre ; puisque la partie qui donne ne reçoit rien, & que celle qui reçoit ne donne rien ; puisqu'il n'y a point de prix stipulé pour la liberté à laquelle l'initié renonce, & que les monarques tonsus, au profit de qui a été instituée cette milice, abusent, comme les despotes de la terre, d'un consentement surpris ou arraché, pour s'approprier éternellement les bras, le sang, la vie, l'être entier du malheureux qui l'a donné.

C'est d'après cette considération, s'il faut en croire quelques écrivains, que s'est introduit dans les cloîtres l'usage de porter la tête rase. C'étoit chez les anciens, comme on le fait, la marque de l'esclavage. Voilà pourquoi les Francs, nos ancêtres, étoient si jaloux de conserver leurs cheveux longs. Les abbés, regardant leurs nouveaux sujets

comme des serfs vendus, dont le domaine leur étoit transféré, durent chercher à leur imprimer le sceau de l'état auquel ils les réduisoient ; & ceux-ci, dans la ferveur qui leur faisoit espérer dans l'autre vie des récompenses proportionnées aux humiliations qu'ils auroient dévorées dans celle-ci, durent accepter sans peine une flétrissure qui augmentoit leurs mérites.

Saint Jérôme, dans sa lettre à Sabinien, donne à cette opération une autre origine. Il prétend qu'elle étoit nécessaire, par la malpropreté à laquelle le desir de mortifier leurs sens engageoit les moines, & il dit naïvement que *cela les rendoit moins sujets aux piquures des petits animaux qui ont coutume de s'engendrer entre la peau & le poil*. Il ne parle à la vérité que des filles ; mais le régime étant le même pour les deux sexes, l'inconvénient ou l'utilité du rasoir étoient les mêmes aussi. Si les nones ou les diaconesses sacrifioient leurs cheveux à la crainte de ces insectes incommodes, on ne voit pas pourquoi les cénobites, les anachorettes, qui

assurément ne se peignoient pas davantage, en auroient été exceptés.



CHAPITRE V.

Multiplication des monasteres dans tout l'Orient. Prodiges opérés par les moines.

An'en juger que par les apparences, on n'auroit pas pensé que de pareilles institutions pussent se soutenir. On n'auroit pas cru que des maîtres si durs pussent faire beaucoup de prosélites. Cependant, suivant la marche ordinaire de l'esprit humain, cet excès de rigueur fut précisément ce qui leur attira d'abord une foule de sectateurs.

On embrassa avec transport un joug que la premiere ferveur s'étudioit à appesantir. Rien n'étoit difficile, rien n'étoit rude dans ces commencemens. On se macéroit, on se mortifioit par une sainte émulation; chaque monastere mettoit sa gloire à avoir des athletes qui fissent, s'il est permis de le dire, les plus prodigieux tours de force dans ce pénible & respectable jeu.

Ils se faisoient même entre eux des espèces de défis. Les combattans les plus célèbres se déguisoient : ils se rendoient *incognito* chez leurs adversaires ; ils les étonnoient par quelques traits extraordinaires de mortification ; & se déroband sur-le-champ à leurs yeux, ils retournoient jouir, dans leur ancienne retraite, de la surprise & de l'humiliation des vaincus.

Saint Macaire d'Alexandrie, par exemple, ayant appris qu'un solitaire ne mangeoit qu'une livre de pain par jour, se proposa d'observer une abstinence encore plus grande. Pour cela, il cassa un pain en plusieurs morceaux, il les mit dans une bouteille, & ne mangeoit chaque jour que ce qu'il pouvoit en retirer en une fois avec le bout des doigts. A la vérité, l'auteur qui raconte cette anecdote, a oublié de nous apprendre la mesure du col de la bouteille & sa profondeur : ce qui auroit été nécessaire pour bien apprécier le jeûne de S. Macaire. Mais sans ces connoissances, il est aisé de juger qu'il devoit être rigoureux, puisqu'on y mettoit tant d'appareil.

Une autre fois il entend dire qu'à Tabennes on menoit une vie extrêmement mortifiée. Aussi-tôt il se déguise en manoeuvre ; il se rend à Tabennes ; il demande à y être admis : le saint abbé Pacome le rebute d'abord, parce qu'il lui paroît incapable de soutenir les austérités de la maison. Le saint, qui favoit bien ce qui devoit en arriver, insiste, & promet qu'il consent d'être chassé, s'il ne jeûne pas aussi rigoureusement que les autres. Enfin on l'admet à grand'peine.

Le carême étant venu, le saint s'informa adroitement des especes de pénitence que chacun des plus illustres athletes avoit adoptées. Il apprend que les uns se proposent de ne manger qu'une fois par jour ; d'autres, qu'une fois en deux jours ; d'autres, une fois en cinq ; d'autres, de passer la nuit debout, & le jour à travailler. D'après ces instructions, il se place tout seul dans un coin, & y passe le carême entier sans parler, sans changer d'attitude, sans manger, & sans cesser de faire des nattes de feuilles. Seulement il prenoit le dimanche

quelques feuilles de choux crud , pour laisser croire qu'il mangeoit quelque chose.

Ces pieux reclus , tout dévots , tout supérieurs qu'ils auroient dû être aux petites passions , furent sensibles à la jalousie : ils ne purent pardonner à l'étranger un tel effort. Ils murmurèrent avec tant de vivacité , que l'abbé Pacome , après l'avoir remercié d'être venu donner à ses moines une leçon capable de les rendre modestes , le pria de sortir du couvent au plus vite , & de n'y jamais rentrer.

S. Hilarion , S. Antoine , S. Nil & beaucoup d'autres , étoient aussi des prodiges que l'on ne se laissoit point de vanter , surtout dans les établissemens qu'ils avoient fondés. Ceux même qui n'approchoient que de très-loin de la vigueur de leurs modèles , s'honoroient de leurs succès. Ils se glorifioient d'appartenir à tel ou tel désert , qui renfermoit un guerrier connu par de plus brillans exploits en ce genre. On accouroit de toutes parts , d'abord pour les admirer , & ensuite pour essayer de les imiter. Les vastes

solitudes de la Thébàide se remplissoient d'anachoretés , qui croyoient honorer la Divinité , en défigurant son plus bel ouvrage.

Le sexe même voulut prendre part à cette gloire coûteuse. Des femmes quitterent leurs maris , & le soin de leurs ménages , pour se consacrer aussi sans réserve à une contemplation vivive.

Des filles coururent apprendre de ces pénitens célèbres l'art de mortifier leurs sens. Elles se livrerent , à leur exemple , à des austérités qui paroïtroient incroyables , si l'on ne savoit quelle force donne au corps la foiblesse de l'esprit.

On leur donnoit différens noms. Comme on appelloit les moines *cénobites* , *anachoretés* , &c. on appelloit les femmes , *vierges* , *nones* , *moïnesses*. S. Basile , au livre de la *virginité* , les désigne même par le mot de *prêtresses*. Les nones étoient celles qui se devoient à la vie monastique , après avoir essayé du mariage , comme nous l'apprend S. Jérôme , lettre à Eustochium. On les appella même *vestales*.

On parle d'une ville peuplée presque toute entière de ces étranges habitans (*). Cassien, qui dit l'avoir vue, l'appelle le miracle de l'Égypte, & il a raison. On y comptoit, à ce qu'il assure, dix mille vierges & vingt mille moines, vivant ensemble; les uns dehors les murs, les autres dedans, & n'ayant ensemble de communication que celle des âmes.

On ne voyoit entre eux ni disputes, ni jalousies, ni conversations, ni aucune espèce d'occupation profane; le seul bruit qu'on entendoit dans cette demeure fortunée, étoit celui des soupirs de tant de cœurs enflammés de l'amour divin. On n'y avoit qu'une affaire, celle de chanter les louanges du Dieu qu'on y adoroit.

Un des moyens qui furent le plus utilement employés pour en étendre la célébrité, c'est le récit des prodiges opérés journellement par les héros du silence & de la retraite. Si l'on en croit les récits de leurs panégyristes, ils se jouoient réellement de la nature.

(*) Elle se nommoit Oxyrinque.

Ils arrétoient du bout du doigt les plus furieuses inondations. Ils guériſſoient les malades, ils reſſuſcitoient les morts, ils éclipſoient toutes les merveilles que l'évan-gile rapporte de Jéſus-Chriſt; & les diſci-ples l'emportoient autant en ce genre ſur leur maître, qu'ils lui étoient inférieurs dans tout le reſte.

On regrette, il eſt vrai, que ces récits édiſians n'aient pas été ſoumis à une criti-que un peu judicieuſe, & que pour y ajouter foi, il faille autant de crédulité dans les lecteurs, qu'il y a eu de ſimplicité dans les écrivains. Si l'Auteur de la nature a bien voulu quelquefois ſuſpendre le cours de l'u-nivers & des choſes à la priere des hommes diſtingués par leur vertu, il ne l'a fait, ſans doute, que pour établir de grandes vérités, & conſtater des dogmes utiles au genre humain. Mais de quel uſage peuvent-être ceux-ci ?

Une hyenne apporte ſon petit aveugle, à S. Macaire. Celui-ci crache ſur les yeux du petit monſtre, qui auſſi-tôt voit clair. Le lendemain,

lendemain, la hyenne reconnoissante ap-
 porte au médecin une peau de brebis. Le
 solitaire lui dit gravement: *Tu n'as pas de
 troupeau pour te procurer ce que tu veux me
 donner là. Il faut que tu aies volé quelqu'un.
 Je n'en veux point.*

La bête polie, & fâchée du refus, se met
 à genoux. Elle baisse la tête. Elle dit par
 geste combien elle est humiliée de l'horreur
 qu'a ce grand personnage pour sa reconnois-
 sance. Alors S. Macaire lui dit: Je n'accep-
 terai ton présent, qu'à condition que tu pro-
 mettras de ne plus faire de tort aux pau-
 vres, en dévorant leurs brebis. La hyenne fit
 alors signe de la tête, qu'elle se soumettoit
 à la condition, & le saint prit la peau, qu'il
 donna depuis à l'illustre Mélanie, qui, com-
 me on peut penser, en faisoit grand cas. Il
 faut avouer que tout ce dialogue est plus
 édifiant que croyable.

S. Jacques de Nisibe passa auprès d'une
 fontaine où de jeunes filles lavoient du
 linge. Elles avoient leurs jupons trouffés &
 la tête découverte. Cela parut insolent au

vieillard , qui maudit la fontaine & les lavandieres. Aussi-tôt l'eau disparut , & les beaux cheveux noirs de ces filles se trouverent aussi blancs que li elles avoient eu cent ans.

On tâcha d'appaifer le colérique anachorete. Il fit bien renaître la fontaine ; mais les filles n'ayant jamais osé se remonter , il ne jugea pas à propos de leur faire grace. Elles passerent le reste de leur vie avec les signes anticipés de la caducité. Théodoret , qui rapporte cette histoire , observe que S. Jacques fit voir en cela autant de douceur que de puissance. Car enfin , dit ce judicieux évêque , *il auroit pu , d'après Elisée , appeller des ours pour châtier cette jeunesse impudente.*

Un autre saint , nommé *Paul le simple* , parce qu'il avoit un esprit fort ingénu , & une raison très-docile , étoit parvenu au degré de sainteté qui donne le pouvoir de chasser les démons. Il faisoit tous les jours usage de sa puissance. Mais une fois on lui amena un possédé qui résista à ses ordres. Alors *Paul dit à Dieu , ainsi qu'un enfant qui se*

dépite : en vérité , si vous ne le guérissez , je ne mangerai d'aujourd'hui . Et aussi-tôt , comme si Dieu eût eu peur de déplaire à une personne qui lui étoit si chere , le démon s'enfuit .

C'est Ruffin qui raconte cette merveille , & ce sont là ses propres termes . Je suis bien loin de vouloir scandaliser les fideles , en remettant sous leurs yeux les traits d'une crédulité peu délicate ; mais on auroit plus sûrement travaillé à leur édification en les supprimant .

C'est sur-tout sur l'article des tentations du diable , que les histoires des *peres des déserts* sont remplies des plus étonnantes merveilles . On voit une espece de joûte perpétuelle établie entre les bienheureux martyrs de la pénitence & l'esprit réprouvé . La scene n'est pas toujours triste : le diable s'égayoit quelquefois ; s'il battoit les uns jusqu'à les laisser pour morts , s'il tâchoit d'épouvanter les autres , il y en avoit avec lesquels il se bornoit au badinage le plus innocent .

Ainsi S. Abraham étant à souper , un dé-

mon vint dans sa cellule sous la figure d'un jeune garçon , & tâcha de renverser son pot à l'eau. Le saint fut plus adroit, il tint le pot bien ferme , continua à souper dans cette attitude , & le diable fut pris pour dupe. C'est saint Ephrem, diacre, qui nous a conservé cette anecdote.

L'abbé Pacome , quoique fondateur d'ordre, quoiqu'instituteur illustre , n'étoit pas plus à l'abri des illusions badines de Satan. Une fois qu'il méditoit profondément , une grosse troupe de diables attachèrent une infinité de cordes à une feuille , & se mirent à la tirer avec autant de mouvemens & d'efforts que s'il s'étoit agi de soulever une masse énorme. Souvent , quand il se rendoit à son couvent , les malins esprits se déguisoient en soldats , en huissiers , & ils couroient devant lui en criant , *place , place à l'homme de Dieu.* Ce badinage ridicule n'étoit pas fait pour remplir des livres , où d'ailleurs on trouve les leçons les plus touchantes de tempérance , de modestie , & de recueillement.

La plus vraisemblable des tentations ,

comme la plus fréquente à laquelle ces saints reclus étoient exposés, c'étoit celle de la concupiscence. Ils croyoient voir sans cesse de belles femmes nus, qui travailloient à exciter leurs desirs, & qui les tenoient dans des alarmes perpétuelles. Ils affuroient que c'étoient des démons qui venoient les éprouver sous cette forme séduisante; mais l'intervention de l'esprit malin ne paroît pas y avoir été nécessaire. Pour produire, dans ces cerveaux desséchés par le jeûne, de semblables fantômes, peut-être suffisoit-il du dérangement que leur régime y devoit nécessairement causer. Ces imaginations exaltées devoient avoir toujours présens les objets même qu'ils redoutoient. Il étoit fort naturel que, s'entendant sans cesse prêcher d'éviter les femmes, ils crussent toujours être poursuivis par des spectres qui les leur représentoient.

Une réflexion bien singulière, & qui doit un peu décréditer tous ces recueils d'apparitions, de miracles, ou puériles, ou superflus, c'est que S. Jean Climaque n'en cite

pas un. Son ouvrage est un monument érigé à la gloire du monachisme, & destiné à en faciliter la pratique. Or on n'y voit rien que de raisonnable, rien qui surpasse les forces des têtes humaines, une fois allumées par l'enthousiasme. Les trente degrés sont des vertus, & non pas des prodiges. Il enseigne l'art de monter au ciel, & non celui d'étonner la terre, ou de subjuguier la nature.

Quoi qu'il en soit, au reste, en retranchant de ces relations tout ce qu'une raison éclairée ne peut ni ne doit admettre, on y trouve encore de grands sujets d'admiration. On n'y envisage qu'avec surprise tant de cénobites dévoués à l'inaction la plus pénible, condamnés par un choix volontaire, à passer leur vie dans une oisiveté rigoureuse, & occupés uniquement à se traiter eux-mêmes comme ils auroient pu l'être par leurs plus cruels ennemis.



CHAPITRE VI.

Relâchement des moines en orient. Troubles qu'ils occasionnent. Attentats qu'ils commettent.

PEU à peu la perfection même qu'ambitionnoient ces martyrs volontaires de la pénitence, produisit le relâchement. Toutes les choses humaines sont capables d'un certain degré de tension, passé lequel elles s'affoiblissent.

Il étoit impossible qu'une si prodigieuse docilité ne donnât quelquefois aux supérieurs la tentation d'en abuser; il l'étoit encore plus que sa pratique trop souvent exigée n'en dégoûtât à la fin les inférieurs.

C'est ce qui arriva. L'indissolubilité même de leurs vœux leur donna l'envie de les rompre. La vue de ces cachots, auxquels ils s'étoient d'abord condamnés avec joie, leur devint insupportable. Ils s'irriterent contre leurs chaînes, comme les animaux féroces

& mal apprivoisés mordent, dans de certains instans, les barreaux de la cage où on les renferme.

Bientôt ils parvinrent à les briser sous différens prétextes. Le plus honnête, & le plus souvent employé, étoit celui de prêcher la religion, de réchauffer, par des exemples de ferveur, le zele des féculiers, trop prompt à se refroidir. Au moyen de ce voile favorable, les moines franchirent leur clôture. Ils se répandirent dans toute l'Asie : mais ce fut pour y chercher ce monde qu'ils avoient juré de haïr.

Ils sollicitèrent des legs & des testamens. Ils attachèrent de la gloire sur la terre, & des récompenses dans le ciel, aux titres de *fondateurs*, de *bienfaiteurs*. Ils introduisirent ce systême singulier qui fit des particuliers pauvres, & des maisons riches. Chacun d'eux à part crut être en droit de s'enorgueillir d'une indigence que les trésors communs rendoient supportable. Devenus, par la libéralité des fideles, possesseurs des plus beaux biens, ils perdirent de vue la pau-

vreté, la simplicité réelle de leurs instituts. Leur importunité alloit au point que dès le quatrième siècle on fut obligé de porter des loix pour leur enjoindre de garder leurs sermens, & les repousser dans ces asyles, où ils s'ennuyoient de n'avoir que Dieu pour témoin de leur vertu. Mais ces loix mal exécutées, oubliées, ou même révoquées par leurs auteurs, & contredites depuis par d'autres souverains aussi foibles & moins éclairés, n'apportèrent aucun obstacle à la multiplication des maisons religieuses.

Théodose les avoit redoutées. Justinien, le plus grand des compilateurs, & par conséquent le plus petit des princes, les favorisa de tout son pouvoir. Il existe encore des loix authentiques émanées de lui, qui permettent à un couvent de s'approprier tout le bien d'un moine qui s'y consacre. Si le repentir prend ensuite au malheureux, & qu'il tâche de recouvrer sa liberté, le législateur veut que *le bien reste au monastere, & que le déserteur soit puni comme un esclave fu-*

gitif. Les *novelles* sont pleines de loix aussi favorables aux cloîtres, aussi contraires à la saine politique, & à tous les principes d'un bon gouvernement.

La *novelle* 123 défend aux peres de s'opposer à la profession de leurs enfans. Le chapitre II de la *novelle* 5 autorise les abbés à refugier les esclaves, & à les garder même malgré la réclamation du maître, pourvu qu'ils ne soient convaincus ni de vol, ni de crimes honteux, & qu'ils aient un air honnête & doux. C'étoit renverser la société de fond en comble; & même en cas de vol, si l'esclave fugitif a fait son noviciat de trois ans, cette *novelle* ne permet à son maître ni de le faire punir, ni même de le réclamer.

Le chapitre V de la même *novelle* réduit la légitime des enfans d'un pere qui se fait moine, à un quart de son bien. Le reste appartient au monastere: loi ridicule, absurde, & dérivée cependant du droit romain, qui laissoit aux peres un domaine absolu de propriété sur leurs biens. Justinien, comme on l'a dit dans la *Théorie des loix*, est le pre-

mier qui y ait donné atteinte. Mais il est singulier qu'il l'ait respectée à l'égard d'un établissement aussi nouveau que le monachisme.

Si l'on joint à ces biens apportés par les moines qui quittoient le monde, les successions, les legs de toute espece que les maisons étoient habiles à recevoir, les aumônes abondantes, les libéralités des ampieuses, qui prennent sur elles le soin de justifier la Providence en faveur de ceux qui s'y abandonnent sans réserve, on ne fera pas étonné de trouver, dès les premiers siècles, une opulence prodigieuse concentrée dans les cloîtres.

De plus, l'extérieur négligé de leurs habitans, la réputation de l'austérité des fondateurs, donnant plus de poids à leurs paroles, ils surpasserent bientôt en crédit comme en richesses le clergé séculier, qui les avoit favorisés & soutenus. En peu de tems celui-ci trouva des rivaux puissans dans les successeurs de ces hommes qui avoient fui au fond des déserts pour éviter l'orgueil, qui ne s'é-

toient réservé qu'une hache pour abattre des arbres , un hoiau pour défricher la terre , & une discipline pour dompter la révolte de leurs sens.

Par une fatalité malheureuse , depuis cet instant ils n'eurent presque plus que des vertus inutiles , & des troubles dans presque tous les conciles , où on daigna les admettre. Ils en causerent même de terribles de sang-froid , dans des villes paisibles , où leurs emportemens n'avoient pas encore , pour exclure la pompe , l'appareil de ces grandes assemblées , qui échauffent si fortement les esprits factieux.

Ils y paroissoient à la tête de toutes les émeutes : ils sonnoient la charge , & se distinguoient par des fureurs plus criantes , par des barbaries plus atroces. Ils étoient déjà à la solde du fanatisme , & marquoient presque chaque année par des assassinats ou des incendies.

On les vit, sous le saint évêque Cyrille, sacrifier à sa vengeance dans Alexandrie une femme respectable par ses talens. Ils la mirent

en pieces de leurs propres mains, uniquement parce qu'elle étoit amie du gouverneur, qui ne l'étoit pas de l'évêque.

Ils firent craindre au gouverneur lui-même un sort aussi triste; un d'entre eux lui cassa la tête d'un coup de pierre. Le moine assassin ayant été pris, fut condamné juridiquement & exécuté. Le prélat le fit enlever du gibet, & voulut lui décerner les honneurs que l'on rendoit à la mémoire des martyrs.

Peu de tems auparavant, à Callinique dans l'Osroëne, ils pillèrent une église de valentiniens, & ensuite ils y mirent le feu, parce qu'une troupe de ces hérétiques ne s'étoit pas arrêtée devant une de leurs processions. L'évêque, convaincu d'avoir trempé dans cet attentat, fut condamné à rebâtir l'église; & les moines, à l'indemniser du pillage qu'ils avoient fait.

Le fameux S. Ambroise se récria contre ce jugement trop doux, comme si ç'avoit été la plus cruelle injustice. Il prit le parti de l'évêque turbulent & des moines incen-

diâires. Il foutint que l'empereur ne leur devoit à tous que des ménagemens & du respect. Il prétendit qu'il n'y avoit pas grand mal à avoir brûlé un église d'hérétiques dans une petite ville, & que le repos de quelques misérables valentiniens ne devoit pas entrer en comparaison avec les prérogatives du clergé & l'honneur de l'ordre monastique.

Théodose, alors empereur, daigna se justifier. Il représenta que l'intérêt public demandoit un exemple; il se servit de ces terribles paroles : *Les moines commettent trop de crimes.* Le prélat n'en fut pas moins inflexible : il persista toujours à exiger la cassation de la sentence, & ne voulut commencer la messe pour l'empereur, qu'après l'avoir obtenue.

Ambroise & Cyrille sont au nombre des hommes vertueux dont nous révérons la mémoire; ce sont d'autres actions que celles-là sans doute qui leur ont valu le titre de saints. Il ne faut pas confondre ces ministres zélés de la religion, avec les moines qui croyoient

les servir par des barbaries si effrénées ; mais enfin elles se commettoient sous leurs yeux , avec leur applaudissement , si ce n'étoit pas par leurs ordres : & ces excès , que l'autorité civile étoit forcée de laisser impunis , prouvent combien leurs auteurs étoient dès-lors puissans & dangereux.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que dans ce tems-là même on leur donnoit le nom de philosophes. C'est ce qui se voit par les écrits de S. Jean Chrifostome , de Sozomene , & de plusieurs autres écrivains ecclésiastiques. Les chrétiens vouloient apparemment opposer ces diverses générations de moines , aux sectes multipliées des philosophes païens ; & cela même confirme ce que j'ai dit de l'origine commune des uns & des autres.



 CHAPITRE VII.

Aigreur que donnoit l'habitude du cloître à ceux d'entre les moines orientaux qui en sortoient pour occuper de grandes places dans l'église. Source de la politique qui les y faisoit appeller.

L'HISTOIRE ecclésiastique des ces tems-là nous offre bien des évêques indignes de leur caractère, & qui abusoient de leur dignité, pour se livrer plus impunément à des intrigues, ou à des violences. C'est une chose remarquable, que les plus emportés, les plus indiscrets d'entre eux, fussent positivement ceux dont la promotion avoit été précédée d'un long séjour dans le cloître.

Il n'y a guere de prélat plus célèbre dans l'antiquité chrétienne, que S. Jean chryostome. Il avoit des vertus, & de l'éloquence : mais c'étoient des vertus amères, & une éloquence pleine de fiel. Il avoit passé sa jeunesse dans un monastere : il s'étoit même
 rendu

rendu le panégyriste de la vie cénobitique : il en avoit fait l'éloge dans un ouvrage exprès , où il assure que son but étoit d'amortir les passions & de rendre l'homme maître de ses sens.

Il ne parut guere qu'elle eût produit cet effet sur lui. Du moment qu'il se vit transporté sur le siege épiscopal de la seconde ville de l'empire , son imagination toute de feu , son caractère inflexible , ne lui permirent d'écouter ni la prudence , ni même les ordres de l'évangile. Pour le soutien de la vérité , il bleffoit les premières regles du christianisme , qui recommande sur-tout la soumission aux princes , & le respect pour le gouvernement.

L'impératrice Eudoxie avoit tort , sans doute , de protéger les hérétiques contre lui ; mais avoit-il raison de déployer publiquement contre elle , dans ses homélies , la fureur la plus outrageuse & la plus indécente ? Il vivoit sous les yeux de la cour , à Constantinople , dans une ville sujette aux séditions , où sa cause en avoit déjà excité

plusieurs, & il crioit en pleine chaire : *oui, Jéfabel vit encore ; elle perfecute Elie. Hérodiane demande la tête de Jean.* Ces allusions odieuses font-elles le langage de la vérité, du disciple d'un Dieu qui prioit sur la croix pour ses bourreaux ?

On l'exila : mais dans quel pays du monde une pareille insolence feroit-elle resté impunie ? Les auteurs ecclésiastiques se font récriés contre la dureté avec laquelle on le traita pendant la route, sur la barbarie de ses gardes, sur beaucoup d'autres choses dont ses propres lettres prouvent pourtant qu'il y a beaucoup à rabattre : mais en vérité, s'il y a quelque chose de surprenant dans la conduite d'un femme toute-puissante, & si cruellement insultée, c'est l'excès de l'indulgence, & non celui de la rigueur. Quelle étoit la douceur de ce gouvernement, où l'on se contentoit de reléguer un prêtre féditieux, à qui par-tout ailleurs on auroit ôté la vie dans les supplices !

Il est plus que probable que c'étoit dans le cloître qu'il avoit puisé cette âpreté in-

discrete. C'est parmi les moines , dont il avoit tant fait l'éloge , qu'il avoit appris à se livrer à des emportemens si furieux , que sa vertu même ne pouvoit dompter.

Il en étoit de même de tous ceux que le hasard tiroit de ces asyles obscurs pour les produire au grand jour. La sévérité du cloître les avoit rendu inhumains ; la privation des plaisirs avoit fortifié chez eux l'ambition qui , dit un écrivain célèbre , s'affermit dans un cœur par le sacrifice des autres passions. Ils causerent long-tems à ce malheureux empire grec , déchiré au-dehors par les incursions des barbares , & fatigué au-dedans par des disputes ecclésiastiques , des guerres moins cruelles en apparence , & non moins funestes en effet.

Elles armoient les citoyens les uns contre les autres pour les sujets les plus frivoles , & quelquefois les plus ridicules. On fait avec quelle chaleur se débattaient alors dans toute l'Asie , des questions qui feront à jamais la honte de l'esprit humain , & qui seroient un exemple unique de sa foiblesse ,

si dans des tems postérieurs, comme nous le dirons plus bas, on ne les avoit imitées & surpassées parmi nous.

Ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est que ces disputes absurdes produisoient des factions violentes dans l'état. On argumendoit avec appareil, & les theses finissoient presque toujours par des émeutes. Or, c'étoient des moines qui, devenus prêtres, ou même évêques, donnoient le signal de ces dissensions théologiques & civiles. Une politique intéressée les tiroit du cloître, pour les décorer du sacerdoce & de la mitre. C'étoient des soldats que l'on armoit pour s'en servir dans les combats dont l'église étoit le théâtre.

Ce fut sur-tout contre l'arianisme que l'on commença plus utilement à employer cette ressource. Jésus-Christ n'ayant rien dit de sa *consubstantiabilité*, ce mystere n'ayant pas été révélé dans les écritures, le Dieu fait homme ayant au contraire dit en propres termes, *mon Pere est plus grand que moi*, un diacre d'Alexandrie prétendit défendre la

foi orthodoxe & la raison , en admettant une subordination entre les personnes divines. Arius soutint que le Fils n'étoit pas aussi ancien que le Pere , que le second étoit inférieur au premier , & qu'il y avoit quelque différence entre l'être engendrant & l'être engendré.

Arius avoit une réputation d'éloquence , & par conséquent des rivaux. Un autre diacre , nommé Athanase , qui étoit éloquent aussi , soutint que le Verbe étoit Dieu , éternel comme son Pere , consubstantiel.

Le patriarche Alexandre , siégeant alors dans la métropole d'Egypte , protecteur zélé d'Athanase , anathématifa Arius dans deux conciles provinciaux.

Celui-ci eut pour lui la moitié de l'empire , les courtisans & tous les esprits paisibles & conséquens , qui croyoient mal-à-propos voir dans sa doctrine une logique plus exacte & plus intelligible que dans celle de ses adversaires. Mais Athanase & son parti eurent pour eux le peuple , les dévots , les imaginations ardentes , que le merveilleux

subjugue, & à qui par conséquent la confubstantiabilité devoit convenir davantage, indépendamment des raisons qui la démontrent. Ils eurent sur-tout l'adresse de s'attacher les moines.

On avoit déjà senti de quel poids pouvoient être dans des disputes ces esprits factieux, accoutumés à oublier les intérêts de leur patrie, détachés de tous les préjugés qui peuvent enchaîner des citoyens, & familiarisés avec l'habitude non seulement de se laisser gouverner, mais même de soutenir sans examen les opinions qu'avoient embrassé leurs chefs.

L'espérance de sortir de la servitude du cloître, en faisoit, lors même qu'ils y restoient, les défenseurs impitoyables de la divinité du Christ. Armés du respect des peuples, de la réputation de leurs miracles, ils bravoient l'autorité séculière. Appuyés par l'autorité ecclésiastique, dont ils étoient les instrumens, ils influèrent prodigieusement sur les conciles & sur toutes les assemblées de ces tems-là.

Les ariens , à leur tour , en prirent aussi à leur folde ; & cette conduite , imitée depuis par tous les sectaires de part & d'autre , ne fit que rendre plus longs , plus violens , plus dangereux , tous les incendies qui embrasoient l'église.

Les moines étoient précisément comme ces nations chez lesquelles les puissances belligérantes vont , à prix d'argent , lever des soldats. Il n'y avoit point de querelles où la vérité & l'erreur ne fussent soutenues par des mains sorties des cloîtres.

On entendoit un nommé Barsaba , partisan zélé d'Eutychès , dire hautement dans le concile d'Ephese : *S'il y a quelqu'un ici qui soutienne les deux natures , il faut le couper en deux.*

Ce n'étoit là qu'une menace ; mais au concile de Chalcédoine , il la réalisa. Le moine fougueux ne cessa de troubler & de scandaliser l'assemblée par ses violences ; & comme si la ville & le synode n'avoient pas été un théâtre suffisant , on le vit , à la tête d'une troupe de moines séditieux , parcou-

rir toute la Syrie, & y poursuivre à main armée les évêques du parti opposé.

Le pape Léon écrivit aux cénobites de la Palestine, qu'il étoit affligé d'apprendre à quel point ils s'éloignoient de la doctrine évangélique & apostolique, en troublant les villes par des séditions, en portant le désordre dans les églises, en injuriant, & même en tuant les prêtres.

Si leur fanatisme se signaloit ainsi en faveur d'Eutychès, leurs confreres ne se montreroient pas moins ardens pour la défense de S. Cyrille, l'indomptable ennemi de Nestorius. Cet évêque d'Alexandrie ayant été à son tour déposé par les partisans de l'évêque de Constantinople, qu'il avoit d'abord fait condamner, on vit s'ouvrir tous les monastères de la ville, & tous les moines en sortir en procession. Un vieil abbé nommé *Dalinace*, qui n'étoit pas parti depuis quarante-huit ans, se mit à leur tête.

Ils marcherent ainsi sur deux lignes, chantant des psaumes en deux parties, jusqu'au palais impérial. Le peuple s'attroupoit & les

fui voit. Les abbés entrèrent auprès de l'empereur, & le reste du cortège demeura dans la rue, continuant à psalmodier; mais si le prince ne les avoit pas satisfaits, ces chants paisibles se seroient bientôt changés en cris de fureur; & ces troupes d'anachoretés défarmés, seroient devenues des bataillons, dont il auroit été impossible de contenir la rage.

Tels furent désormais l'usage & l'emploi de presque tous les moines. Ceux d'entr'eux qu'un véritable desir de faire leur salut avoit conduits dans le cloître, y restoient ignorés. Ceux au contraire qui, oubliant les devoirs de leur état, ne rougissoient point de paroître dans les cours, ceux qui y montroient avec audace un habit fait pour inspirer la modestie & l'humiliation, n'y causoient guere que du mal.

Ils s'abandonnoient à une espede de théologie épineuse, qui, sans rien éclaircir du fond de la religion, fournissoit une source intarissable de querelles & de disputes. Flatant l'amour-propre des princes & de toutes les personnes puissantes, caressant, autori-

fant leurs foibleſſes , ou heurtant leurs paſſions avec une roideur non moins paſſionnée , enfin ébranlant l'état par des manœuvres dont on ne ſe déſſoit point aſſez , ils ont mérité d'être mis au nombre des cauſes qui préparèrent la ruine entière de l'empire grec.

C H A P I T R E V I I I .

SECONDE ÉPOQUE DU MONACHISME.

*Introduction des moines en occident. S. Benoît
premier fondateur.*

DES le quatrième ſiècle , les moines étoient donc déjà fameux en Aſie : ils y jouoient un rôle plus brillant qu'honorable : ils y cauſoient depuis long-tems de grands troubles. Mais ils étoient encore inconnus en Europe ; ou du moins leur façon de vivre y étoit abſolument mépriſée , peut-être parce qu'on jugeoit d'eux plus par leurs actions que par leurs regles ; & perſonne ne l'embralſſoit.

S. Athanase fut le premier qui entreprit, vers l'an 140 de notre ère, d'attaquer ce préjugé plus étendu qu'injuste. Il faisoit alors sa cour au pape, pour obtenir le secours de l'église d'occident, contre les ariens qui gouvernoient despotiquement celle d'orient. Pendant son séjour à Rome, il composa la vie de S. Antoine, le plus célèbre des cénobites de ce siècle.

Et il eut grand soin de représenter cet homme divin, comme l'ennemi le plus acharné des ariens. Antoine n'y recommandoit rien tant à ses élèves que de fuir avec horreur quiconque ne croiroit pas à la divinité du Christ.

Le succès d'une première histoire en ce genre produisit bientôt des copies. S. Jérôme écrivit celles de S. Paul le Thébain, de S. Hilarion. Ruffin fit son voyage dans les déserts de l'Egypte, où il avoit vu les plus grands personnages que jamais l'amour de la pénitence ait produits. Théodoret, de son côté, consigna dans un ouvrage exprès, la relation des vertus de S. Julien Sabas, de

saint Aphaate , & d'une infinité d'autres.

Tous ces écrivains étoient du parti opposé à Arius. Leurs héros étoient par conséquent tous du nombre de ceux qui l'anathématisoient. Les prodiges n'étoient point épargnés dans leurs vies ; & comme il étoit question , sur-tout dans celle de S. Antoine, de S. Hilarion , d'échauffer l'occident contre une secte qui triomphoit en orient , on n'oublia rien de ce qui pouvoit produire cet heureux effet.

Ce tissu de merveilles fit une grande impression dans Rome. Il inspira le desir de connoître à fond & même de pratiquer le genre de vie qui donnoit lieu à des événemens si prodigieux. Les femmes sur-tout en furent frappées. Une dame de la première condition , nommée *Marcella* , fut la première profélite que firent les vies des Antoine, des Paul , des Hilarion. Elle se dévoua à la vie héréditaire , autant qu'il étoit possible , sans sortir de sa maison , & sans se renfermer sous des grilles.

○ Sa retraite en amena d'autres. Plusieurs

femmes , touchées comme elles , se mirent sous la direction de S. Jérôme , qui recevoit avec plaisir le prix édifiant de ses ouvrages. Il eut ensuite des imitateurs qui se chargeoient volontiers de guider dans le chemin du salut , des veuves opulentes , que leurs richesses expoisoient à s'égarer , ou des jeunes personnes à qui l'âge & la beauté rendoient leurs services plus nécessaires.

Mais leurs conseils & le détachement du monde , qui en étoit le fruit , restoient renfermés dans des édifices particuliers. Ces exemples de vertu & de retraite ne frappoient point les yeux du public. S. Benoît fut le premier fondateur qui ouvrit en Europe un asyle commun aux hommes dégoûtés des tracasseries de la terre , & décidés à gagner le ciel sous les ordres absolus d'un abbé.

Si l'on réfléchit aux circonstances dans lesquelles S. Benoît conçut & réalisa ce projet , il sera impossible de ne pas le regarder comme un des plus utiles bienfaiteurs du genre humain. Les exploits chimériques des

Hercules, des Thésées, n'auroient pas été plus avantageux aux hommes, que ne le fut effectivement la fondation pacifique de ce patriarche du monachisme en Europe. Pour en apprécier le mérite, il faut jeter un coup-d'œil sur l'état où se trouvoit alors cette partie du monde, & même tout le globe connu.

La terre n'a peut-être jamais effuyé de crise plus funeste, si l'on en excepte ces bouleversemens universels, dont la mémoire a été conservée ou déguisée sous le nom de *déluge*, & qui supposent l'anéantissement absolu des races vivantes, dans les pays qui en étoient le théâtre. Tous ces fléaux, dont la nature humaine est susceptible, sembloient se réunir pour fondre sur le malheureux empire romain, & faire expier par les horreurs de sa fin, l'éclat qui en avoit signalé les beaux jours. La guerre, la peste, la famine désoloient ces contrées couvertes des cadavres de leurs anciens possesseurs, successivement ravagées par les barbares qui les envahissoient, & par les

foldats armés en apparence pour les défelder. Opprimés moins encore par les ennemis que par ces fantômes d'empereurs qui chanceloient sur le trône des Césars, & s'en disputoient la pourpre toujours tachée du sang de ses propriétaires; les sujets avilis, tyrannisés, dépouillés de tout, ne connoissant leurs maîtres qu'aux exactions dont ils devenoient les victimes, erroient dans ces enceintes désertes, comme le gibier qui fuit dans une battue la rencontre des chasseurs.

C'est dans ce moment que S. Benoît ouvrit des retraites à la foiblesse, à l'indigence, à la misère. Les calamités politiques n'avoient pas fait perdre le respect pour la religion; l'adroit fondateur profita de ce respect pour assurer le calme de ses établissemens. Les infortunes qui poursuivoient & dévoroient les hommes par-tout ailleurs, firent chérir des asyles dont elles n'approchoient pas. Ces misérables qui trainoient dans le monde une vie pire que la mort, acceptoient, sans examen, une servitude où, par le sacrifice

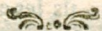
de leur liberté, ils acquéroient un repos & une aisance inaltérables. Les couvens dûrent donc se multiplier avec la plus étonnante rapidité. Le fanatisme qui avoit peuplé les déserts en Asie, étoit un mobile moins actif que le désespoir qui précipitoit les hommes dans les cloîtres en Europe.

Il n'y a point d'exemple d'une semblable propagation. L'auteur espagnol de la chronique de l'ordre, prétend qu'on y a compté jusqu'à quarante-sept mille abbayes, quatorze mille prieurés, & quinze mille couvens de filles. La merveille augmente bien autrement, quand on le suit dans le détail de la population de ces maisons. Il assure qu'il n'y en avoit aucune où il n'y eût au moins trois & quatre cents moines. Il en cite beaucoup de huit & neuf cents, & prétend, d'après S. Bernard, qu'il y en avoit une en Irlande, habitée de trois mille de ces reclus. Si ce ne sont pas là de ces exagérations que l'enthousiasme produit sans les justifier, il n'y a point de conquérant qui pût s'enorgueillir de s'être fondé un aussi vaste empire.

Ceux

Ceux qui ont écrit que le tiers du monde chrétien appartenoit à S. Benoît, auroient plus blessé la vraisemblance que la vérité.

Si ce qui précède a de quoi surprendre, le calcul donné par le même écrivain, des saints canonisés qui ont illustré cette immense famille de Benoît, est bien plus digne d'admiration. Les uns, dit-il, en supposent quinze mille, les autres trente-six mille, & d'autres enfin cinquante mille, d'après un compulsoire fait par le pape Jean XXII dans les archives de Rome. Mais le judicieux Espagnol croit qu'ils se sont tous trompés; & il observe que, l'ordre étant si répandu & la règle si parfaite, il est bien plus raisonnable de croire que le nombre des saints qui en sont sortis est infini.



 CHAPITRE IX.

*Des statuts & du régime prescrits par S. Benoît.
Du travail des mains, recommandé par lui.
Avantages qu'a produits l'ordre des bénédictins.*

SAINTE Benoît, en ouvrant un asyle aux victimes de l'anarchie politique de ces siècles infortunés, eut encore le mérite de n'employer aucune de ces charlataneries, dont ses prédécesseurs en Asie ne lui avoient que trop donné l'exemple. L'imagination ardente & crédule des Egyptiens, des Syriens, &c. avoit fait mettre en usage par les patriarches, & adopter par leurs disciples, des ressources plus faites pour l'erreur que pour la vérité. Pour concilier le respect à leurs institutions, ils les avoient présentées comme étant le fruit d'une sagesse surnaturelle.

Saint Pacome prétendoit avoir reçu sa règle des mains d'un ange tout resplendissant de lumière. S. Basile avoit aposté un autre

faint personnage nommé *Ephrem*, pour s'écrier, pendant que le premier prêchoit, qu'il voyoit sur son épaule une colombe plus blanche que la neige. Benoit, plus naïf & plus vrai, n'employa ni l'ange de Pacome, ni le pigeon de Basile. Il ne fit parler dans son institution que le bonheur & l'amour des hommes. Aussi fut-elle plus douce, plus humaine, &, s'il est permis de le dire, plus raisonnable, qu'aucune de celles qui l'avoient précédée dans les autres parties du monde.

Elle n'ordonnoit rien qui surpassât les forces de l'homme. Elle n'exigeoit ni privations pénibles, ni efforts extraordinaires. Le régime qu'elle prescrivit est tel qu'assurément il y avoit dans ces tems malheureux peu de familles qui pussent en jouir, même avec de l'aifance. Chaque moine doit avoir à diner, un potage & deux plats, avec une mesure de vin, & autant à souper. Dans la saison des fruits, il veut qu'on leur en serve, sans rien retrancher du reste.

En établissant même cet ordre, on voit

combien il craignoit de ne pas donner assez à la nature & aux besoins de ses élèves. Il observe avec une sagesse vraiment honorable, à l'article 49, sur la mesure du boire, que chacun a ses graces particulieres que Dieu lui donne, qu'en conséquence ce n'est qu'avec bien de la répugnance qu'il se hasarde à fixer des mesures générales en cette matiere. Aussi n'en établit-il pas une, à proprement parler. Il dit seulement qu'ayant égard aux besoins des foibles, il croit qu'une hémine ou demi-septier de vin suffit à chacun par jour.

Il exige un office de nuit; mais comme il vivoit en Italie, où l'usage étoit dès-lors établi de diviser le repos journalier, & d'en placer une partie dans l'ardeur de la chaleur, il veut que les moines fassent leur méridienne.

Il leur recommande l'obéissance, parce qu'elle est en effet la base de toute espece de société dans laquelle on veut maintenir l'ordre: mais la chasteté, la pauvreté sont proposées comme des vertus qu'il faut acquérir,

& non comme des vœux auxquels il faille s'engager. Il laisse même le retour ouvert aux ames foibles, que la pesanteur d'un joug indiscretément recherché pourroit effrayer. Il prévoit le cas où elles s'y fust-raient; & si le repentir les ramene, la seule peine à laquelle il soumette ces fuyards contrits, c'est d'être placés au dernier rang de la communauté.

Il défend aux moines qui s'y incorporent, de rien posséder en commun. Rien n'étoit plus sage, pour prévenir les querelles, que la propriété & toutes les passions qu'elles favorisent, ne peuvent manquer d'engendrer. Il s'exprime sur l'article des malades avec une tendresse, une affection pleine d'humanité. Il veut qu'ils aient une chambre particuliere; qu'on leur donne un serviteur craignant Dieu, intelligent & exact; qu'on leur administre les bains tant qu'ils en ont besoin, & qu'on leur serve de la viande, jusqu'à leur entiere convalescence. Il étend sa condescendance paternelle jusqu'aux vieillards & aux enfans. Quoique la

nature elle-même , dit-il , porte à la commi-
 fération envers ces deux âges , la règle doit
 cependant encore les prendre sous sa protec-
 tion. Enfin les statuts de S. Benoît renfer-
 ment les principes de conduite les plus
 propres à contenir en paix une multitude
 d'hommes rassemblés , pressés dans un petit
 espace , & dont il falloit nécessairement éluder
 les penchans , puisqu'il n'auroit pas été
 possible de les satisfaire.

Le saint fondateur s'est appliqué sur-tout
 à détourner ses enfans de cette contempla-
 tion oisive , qui avoit produit tant de mal
 dans les monasteres de l'Asie.

Il recommandoit le travail des mains : &
 ce n'étoit point , comme dans l'Egypte , un
 travail léger de vannerie , plus propre à ser-
 vir de délassement que d'occupation. Celui
 auquel devoient s'appliquer les enfans spiri-
 tuels de S. Benoît , c'étoient les rudes ou-
 vrages de la campagne , & les détails fati-
 gans de l'exploitation des terres.

Ce principe utile , une fois naturalisé
 dans l'ordre de S. Benoît , s'est étendu à

toutes les dérivations qu'elle a produites. De cette tige inépuisable sont sorties sur-tout deux branches non moins fécondes, qui en ont conservé la sève & l'esprit, Cîteaux & Clervaux. Peut-être les fondateurs eux-mêmes ne prévoyoit-ils pas alors combien cette politique sage deviendroit utile à leurs successeurs. L'Europe, d'un bout à l'autre, étoit couverte de forêts incultes, inutiles à leurs propriétaires. On établissoit volontiers ces fervens reclus au milieu des bois. On leur livroit du terrain à discrétion; & même en le leur abandonnant, un des principaux embarras du donateur étoit de savoir comment ils pourroient s'y loger. (*)

Mais quand, par obéissance pour leur règle, ces moines laborieux eurent abattu les

(*) On leur donnoit bien quelquefois aussi des terres en valeur. Le père de Placide, devenu saint en combattant dans cette pieuse milice, fit présent à S. Benoit lui-même, de dix-huit fermes en Sicile, sur lesquelles on comptoit sept mille esclaves, hommes faits, sans y comprendre les femmes & les enfans; & il lui fit de bien plus étonnantes libéralités dans le continent.

arbres & défriché des espaces immenses, on fut étonné d'y trouver une source inépuisable de richesses, qu'on ne se seroit jamais avisé d'y soupçonner. Les abbayes se gardèrent bien d'en tarir le cours; elles ne songèrent, au contraire, qu'à le faciliter par de nouveaux défrichemens; & il en résulte, pour la société en général, un bien que personne n'avoit prévu, excepté peut-être le sage & politique fondateur.

Autour de ces essains infatigables, que le desir de gagner le ciel appliquoit si fructueusement aux choses de la terre, se fixoient avec leurs familles les ouvriers qui les aidoient dans leurs exploitations; ceux qui y étoient indispensablement nécessaires, par l'exercice du peu d'arts alors connus; les marchands qui en distribuoient le produit autant que le permettoient l'abrutissement commun, la difficulté des routes & l'ignorance des principes ainsi que des avantages du commerce. En peu de tems il se formoit des colonies nombreuses, que l'amour du travail avoit créées. Elles prospéroient dans

le calme & l'abondance, à l'abri de S. Benoît.

Cette maniere bien respectable de faire des conquêtes, a policé, peuplé, enrichi l'Allemagne, la Suisse, & même tous les états florissans de nos jours en Europe. Elle y a donné naissance à plus de deux cents villes : les abbayes, après avoir été une retraite contre les infortunes, devinrent une ressource contre la barbarie.

Les bénédictins ne se sont pas bornés à multiplier la subsistance des hommes, & à les garantir des malheurs plyphiques. Les soins de leur pere trop peu considéré dans le vrai point de vue où il méritoit d'être placé, se sont étendus jusqu'à la culture des esprits. Dans la décadence universelle des arts & des lettres, il leur prépara des asyles dans ses couvens. Il voulut que les études y fussent continuées, & les sciences estimées. Presque toutes ces maisons furent des colleges dont il sortit des hommes aussi instruits, aussi illustres que le leur permettoient les conjonctures.

Ils combattirent de toutes leurs forces la

rouille affreuse qui commençoit à s'étendre sur tout ce qui dépend du génie. Ce sont eux qui nous ont conservé les plus beaux monumens de l'ancienne littérature. Incapables d'en profiter par l'abatardissement général des esprits , au moins ils ont su les copier fidèlement. Au milieu de la nuit affreuse où la grossièreté des barbares détracteurs de l'empire romain en avoit plongé toutes les provinces , les moines nous ont transmis une partie des connoissances des siècles précédens. Sans eux, la lumière dont nous nous enorgueillissons ne se seroit probablement jamais levée pour nous.

Il est fâcheux qu'ayant tant de droits à la reconnoissance des générations à venir , leurs écrivains ne se soient proposé que de les étonner par des récits suspects , & que la superstition ait souillé leurs annales. Il est permis de douter que le bénédictin S. Ildéphonse ait été habillé des mains de la sainte Vierge , & qu'elle l'ait revêtu publiquement d'une belle chasuble comme en paradis , qui ayant été long-tems conservée à Toledé , se

trouve aujourd'hui à Oviedo, où on ne la montre plus. (*)

On ne fera pas criminel pour refuser de croire qu'une femme deviendroit enragée, si elle avoit la hardiesse d'entrer dans les églises d'un autre bénédictin nommé saint Fiacre, & cela parce que le saint ayant obtenu d'un autre saint nommé Faron, pour son église, tout le terrein qu'il pourroit lui seul enclore d'un fossé dans un jour, il imagina, au lieu de fouiller la terre, de courir légèrement en traînant son bâton; & sur toute la ligne qu'il traçoit, il se formoit un parfaitement beau fossé. Une femme témoin de cette étrange opération, eut l'imprudence d'appeller le saint forcier, ce qui valut à tout son sexe l'exclusion honteuse dont il s'agit. Cette imitation puérile & grossière de l'artifice de Didon, n'auroit pas dû se trouver dans un livre sérieux, destiné à l'édification des fideles.

On n'offensera ni la religion, ni la véné-

(*) Chronique générale de l'ordre de S. Benoît.

ration due aux noms consacrés dans le ciel, en soupçonnant qu'une bénédictine nommée sainte Auze ou Auzée, n'avoit pas la vertu de donner des paralysies à toutes les filles assez téméraires pour boire dans sa tasse, & que, quand elle n'avoit rien à faire de mieux, elle entroit dans un four tout rouge, dont elle sortoit fraîche & sans un cheveu de moins.

La mémoire de S. Benoît sur-tout devoit être assez respectable à ses enfans, pour qu'on ne la chargeât pas de prodiges absurdes. Il ne falloit pas dire qu'une fois il rencontra le diable déguisé en médecin, courant à grande hâte sur une mule; que ce saint lui demanda où il couroit si vite; que le malin lui répondit, en lui montrant une bouteille, *je vais donner du sirop aux moines*; que le patriarche galoppa à son tour, & arriva assez tôt pour être témoin qu'un de ses moines venoit de boire le terrible sirop, & écumoit avec violence; qu'il ne fit que lui donner un soufflet, au bruit duquel le démon s'en fut si vite, que jamais il n'osa se

remontrent. Il faut être aussi sobre à raconter des miracles ; que la Divinité l'est à les permettre ; & des merveilles aussi ridicules ; aussi dépourvues d'objet , peuvent décréditer les véritables.

Saint Benoît & ses établissemens n'avoient pas besoin de ce fragile appui pour devenir les monumens les plus utiles , les plus respectables en leur genre , qu'une piété éclairée & une politique bienfaisante aient jamais produits. Il est sûr que c'est à eux dans tous les sens que l'Europe doit la police , l'opulence , l'éclat , dont elle jouit aujourd'hui.

C H A P I T R E . X .

Relâchement des instituts monastiques en occident. Maux qu'ils y causent.

MALHEUREUSEMENT, dans toutes les choses humaines l'abus est toujours la suite du bien. Malgré la sagesse des regles de S. Benoît , & la modération de ceux qui recherchent après lui la gloire d'être , comme

lui, législateurs spirituels dans notre occident; comme ces établissemens avoient le même vice radical que ceux dont je viens de parler; comme ils étoient également fondés sur un éloignement du monde peu fait pour des hommes; comme en recherchant la pauvreté ils conduisoient aussi à l'opulence, ils produisirent bientôt les mêmes effets. Les moines de l'Italie, de l'Espagne, ou des Gaules, devinrent en peu de tems aussi puissans & aussi dangereux que ceux de la Thébaïde ou de la Syrie.

Les progrès de l'ignorance forcerent bientôt l'église d'aller chercher ses ministres dans les cloîtres: la force de la discipline établie par S. Benoît y fit germer, comme je viens de l'observer, quelque goût pour l'étude; ils devinrent les dépôts du peu de lumieres échappées à la barbarie, & les séminaires d'où sortoient les sujets destinés aux grandes places ecclésiastiques. Tous les hommes un peu distingués par leur mérite, avoient reçu leur éducation & passé leurs premières années dans les écoles; mais cette

illustration eut les suites naturelles qu'elle devoit avoir. Les prélats portèrent dans l'administration le même esprit de despotisme, d'intrigues, qui infectoit, comme nous l'avons observé, les monasteres de l'orient.

C'est une fatalité attachée à toute association où une discipline sévère contient des desirs que tout le reste enflamme, & dont les membres privés de l'emploi des sentimens naturels, n'ont ni les distractions que causent les plaisirs dans les sociétés ordinaires, ni les embarras que donnent les besoins.

Les simples particuliers se livrent à cet esprit inquiet, à cette fureur de dogmatiser, qui produit ce qu'on appelle des hérésies. Les Gothefcale, les Bélanger, les Abailard voulurent raisonner sur des matieres interdites au raisonnement. Ils occasionnerent par-là des troubles & des scandales dans l'église. Mais leurs supérieurs influerent dans les agitations politiques des états.

Depuis Charlemagne sur-tout, on ne vit presque aucune faction, qui ne fût inspirée

ou conduite par eux. Ce fut un abbé (*) qui excita des fils dénaturés contre l'indigne héritier de ce grand empereur. Cet abbé féditieux fut secondé par un moine ingrat, qui ayant été serf, étant devenu ensuite archevêque (**), par la faveur du foible Louis, ne se servit des bienfaits que pour perdre le bienfaiteur, & ne rougit pas de lui prononcer lui-même publiquement la sentence qui le déposoit.

D'autres esprits non moins turbulens abuserent du même habit pour cabaler avec impunité. C'étoit un étrange contraste dans les usages de ces tems-là, qui ne contenoient pas moins de contradictions & d'inconséquences que ceux du nôtre. On renfermoit alors dans les cloîtres les princes que l'on vouloit rendre incapables de représenter dans le monde; & ceux qui s'y étoient renfermés d'eux-mêmes, en sortoient pour aller jouer sur ce grand théâtre un rôle

(*) Vala, abbé de Corbie.

(**) Ebbon, archevêque de Rheims.

aussi indécent pour eux, que dangereux pour les spectateurs.

Ils devenoient alors les acteurs les plus importans dans toutes les scènes sanglantes que l'ambition faisoit jouer du Tibre jusqu'à l'Éms, & du golfe Adriatique à la mer de Norwege. Ils fomentoient tous les troubles, on les retrouvoit dans toutes les révoltes. Ils armoient leurs vassaux, & les envoyoit à la guerre, sous l'ordre d'un *avoué*, contre les communes voisines, contre les évêques, contre les princes.

Enfin, quand le desir de la féodalité eut renversé toutes les idées du gouvernement, quand il eut substitué la démence à la raison, & à la justice je ne fais quel fantôme de générosité aussi folle que dangereuse; quand cette échelle pyramidale de souverains, tous dépendans les uns des autres, tous armés, tous rendant à leurs supérieurs les coups qu'ils recevoient d'en-bas, se fut bien affermie en Europe, on vit des abbés conduire en personne leurs soldats dans les batailles, & couvrir le paisible capuchon d'un casque guerrier.

CHAPITRE XI.

TROISIEME ÉPOQUE DU MONACHISME.

Fondations des mendiants établis plus particulièrement dans la dépendance du saint-siège.

LES papes sentirent de bonne heure combien cette espece de milice pouvoit leur devenir utile, s'ils parvenoient à se l'attacher. (*) Rome étoit foible & sanglante, mais cependant respectée des nations même qui la déchiroient. L'orgueil de son nom la soutenoit encore. C'étoit un vieux chêne étendu par terre, & dont la grandeur excitoit l'admiration des bûcherons même qui venoient de l'abattre.

Ses pontifes furent mettre à profit ces restes de son ancienne splendeur. Ils oferent aspirer en secret à la monarchie universelle, comme en avoient joui les Césars, dont ils

(*) Voyez la bulle d'extinction des jésuites en 1773, où le pape dit nettement que le saint-siège doit aux moines *son lustre & son maintien.*

travailloient à tenir la place. Mais les Césars avoient conquis la terre par des victoires. Les papes, qui vouloient leur succéder, prirent une voie moins bruyante.

Ils chercherent à lier leurs prétentions ambitieuses avec la doctrine de l'église, dont ils étoient incontestablement les chefs. Ils s'appliquerent à mettre leur politique à l'abri du dogme; & ce fut en vertu du respect qui leur étoit dû dans les choses spirituelles, qu'ils prétendirent exercer un despotisme absolu sur les princes de la terre.

Une précaution importante pour y parvenir, c'étoit d'avoir dans tous les royaumes un parti affidé assez puissant pour y causer des agitations, & assez bien déguisé pour ne pas exciter toujours des alarmes. Or rien n'étoit plus propre que les moines à remplir ces différentes vues.

Ils continuoient de vivre au milieu de leur patrie; ils en conservoient la langue & les mœurs; ils y paroissoient toujours attachés par les liens de la nature, & par ceux de l'amitié. On oublioit facilement qu'ils

avoient passé sous des loix étrangères en entrant dans le cloître, & que les vœux du cénobite étoient, pour ainsi dire, l'abjuration des sermens du citoyen.

Les souverains pontifes en auroient voulu remplir le monde; mais un obstacle les arrêtoit. Pour les multiplier, il falloit leur donner des maisons & des terres. L'opulence des bénédictins, des religieux de Clugny, de Citeaux, de Clervaux, faisoit croire qu'il étoit de l'essence d'un moine d'être riche. Les papes ne l'étoient pas assez pour enrichir des établissemens si coûteux.

Ils avoient bien les trésors spirituels qui attiroient dans leurs coffres une partie de l'argent de la chrétienté; mais leur luxe, leurs intrigues & leurs plaisirs consumoient tout ce revenu casuel. La translation du saint-siege, & le long schisme qui en fut la suite, avoient bien diminué les revenus de la papauté; & la crédulité des peuples ne prodiguoit l'argent qu'aux établissemens qu'elle-même avoit formés.

D'ailleurs, la conduite même des anciens

auroit fait redouter d'en créer de nouveaux du même genre , quand on l'auroit pu. Ils étoient fiers , parce qu'ils étoient riches. Les passions de leurs supérieurs ne s'accordoient pas toujours avec celles des papes ; les ordres de Rome étoient quelquefois reçus chez eux peu respectueusement ; les successeurs de S. Pierre se sentoient gênés , quand il falloit faire la cour à ces abbés qu'ils n'auroient voulu traiter que comme des vassaux , & qui faisoient souvent trop sentir combien ils se croyoient indépendans.

Pour remplir parfaitement & sûrement le plan du saint-pere , il auroit fallu des corps qui n'exigeassent rien pour le prix de leurs services , qui se recrutassent & s'entretenissent aux dépens des pays même où ils combattoient , & qui joignissent un zele désintéressé à un dévouement aveugle. Mais où trouver une pareille chimere ? Il se passa bien des siècles , avant qu'on pût la réaliser.

Enfin il vint un homme adroit , dont l'inf-

titut étoit propre à remplir toutes ces conditions (*) ; il trouva moyen d'assigner à ceux qui se lieroient à sa règle , une subsistance abondante , sans possession , ni travail. Il fit d'une besace le plus assuré de tous les fonds. Il réalisa ce que l'imagination orientale a feint d'un manteau magique qui suffisoit à tous les besoins de celui qui le portoit. Cet homme fut le fameux S. François.

Il paroît par un trait de la vie de S. Jean l'Aumônier , chap. XX , qu'il y avoit déjà des moines mendiants : mais ce n'étoient que des particuliers isolés. S. François est incontestablement le premier des hommes qui ait imaginé d'établir des ordres dont la gueuserie fût le fondement , & de faire de la mendicité un état fixe.

Il étoit dévoré de l'ambition qui caractérise tous les fondateurs : il vouloit voir étendre & provigner son ordre. Le moment n'étoit cependant pas favorable. Le monde chrétien , rebuté du nombre , de l'inutilité ,

(*) Règle de S. François , écrite au nom du ciel. Voyez *Hospinien* , page 206.

& même des scandales des anciens ordres religieux, s'indignoit de la proposition seule d'en adopter de nouveaux. Précisément dans le tems où S. François se berçoit de l'idée flatteuse de se voir patriarche & pere d'une foule d'enfans spirituels, le concile de Latran proscrivoit impitoyablement ces sortes de familles adoptives.

Pour éluder la proscription du concile, & imposer silence à la chrétienté soulevée, il n'y avoit qu'un moyen : c'étoit d'intéresser le pape à son établissement, de lui jurer une obéissance servile, & de lui faire voir qu'en se rendant le protecteur de la fondation, le saint-siege y gagneroit des défenseurs incorruptibles. Ce fut aussi ce parti là que prit S. François.

On assure que la premiere fois qu'il parut devant le pape, pour implorer sa protection, & lui présenter le plan qui la lui devoit assurer, la parole lui manqua entièrement. Il ne put dire un mot d'un long discours qu'il avoit préparé; mais il n'avoit pas besoin de parler pour persuader le pro-

tecteur dont il briguoit l'appui : sa vue seule valoit mieux qu'un long discours.

Il n'étoit pas difficile à des Italiens rusés, pénétrants, tels que ceux qui forment dans tous les tems le conseil d'un pape, d'apercevoir, sous l'habit humble & mortifié de François, un zele ardent & précisément tel qu'il le falloit pour servir en aveugle, sans chercher d'autres récompenses que le plaisir de servir. Il étoit aisé de deviner que plus il paroissoit intimidé à l'aspect du prince dont il baisoit les pieds en tremblant, plus il seroit fanatique de sa grandeur, quand il la prêcheroit à d'autres.

On sentoit bien d'ailleurs, que tous les disciples de ce patriarche déconcerté, ne seroient pas muets comme leur maître, & que dans le grand nombre il s'en trouveroit nécessairement plusieurs dont les talens mis en œuvre par son enthousiasme, deviendroient le plus solide appui de la puissance romaine.

Aussi l'approbation du nouvel institut ne souffrit-elle aucune difficulté. Malgré les

défenses du concile de Latran, malgré les canons de celui de Lyon qui les réiterent, l'établissement de l'ordre des freres mineurs fut solemnellement ratifié. Peu d'années après, celui des freres précheurs ne fut pas moins bien accueilli. Bientôt la chancellerie pontificale n'eut point d'occupation plus pressante que d'expédier de toutes parts des patentes pour la confirmation des franciscains, des dominicains, pour l'interprétation de leurs regles, pour l'augmentation de leur privileges.

Alors ces édifices fondés sur l'humilité, sur l'indulgence, prirent une forme réguliere & convenable au parti que les papes en vouloient tirer. Ils se hâterent d'employer cette invention utile. En toute espee de guerre, la subsistance est toujours le premier besoin, & le plus embarrassant; quand celui-là est rempli, les autres opérations suivent d'elles-mêmes. Les évêques de Rome se voyant désormais en état d'entretenir sans frais des troupes nombreuses, remplirent l'Europe de ces étranges régimens, qui ne

leur côtoient que des bulles. Ils leur donnoient différens uniformes , mais à peu près les mêmes regles, & sur-tout le même esprit.

Le chef de chacun eut ordre de rester à Rome. C'est une remarque importante à faire , que de tous les anciens souverains monastiques , il n'y en a pas un qui fasse son séjour en Italie. Les bénédictins de toutes les congrégations , les bernardins , les clunistes , les prémontrés , enfin tous les moines de la vieille - roche , si l'on peut se servir de ce terme , ont leurs supérieurs immédiats hors des états du pape. De tous ceux des mendiens , au contraire , il n'y en a pas un seul qui ne réside à Rome , & ne soit à la fois dans cette cour le gage & l'instrument de la soumission de tous ses sujets répandus dans l'univers chrétien.

On donna à chaque chef le nom de général , pour l'avertir qu'il devoit commander à des milices guerrieres.

On dispersa par-tout les simples soldats , qui , joignant à des armes respectées l'in-

trigue & la persuasion secrete, se signalerent bientôt par les avantages les plus décisifs. Ils portèrent en tous lieux la puissance du prince qui les avoit créés. Peu unis entre eux pour le fond, jaloux même les uns des autres, ils s'accordoient sur un seul point, sur l'obéissance sans réserve due au pape, & la nécessité de soutenir ses intérêts. C'étoit là leur signe de ralliement, & la devise de l'étendard commun sous lequel ils combattoient.

C H A P I T R E XII.

Ruses qu'employoient les mendiants pour s'accréditer. Faveurs du ciel, dont ils étoient comblés.

JE ne m'arrête point à toutes les fraudes pieuses qu'imaginèrent les fondateurs & leurs enfans pour être plus considérés. Elles sont assez communes aux commencemens des institutions dans tous les genres. Celles des mendiants étoient seulement plus gros-

fieres , parce qu'elles étoient imaginées par des hommes grossiers , & destinés à tromper un siecle peu délicat. (*)

Les unes étoient criminelles, les autres ridicules. Les plus innocentes, il faut l'avouer, ne vaudroient guere aujourd'hui à leurs inventeurs, que les petites-maisons. Dans ce nombre, par exemple, on peut mettre les célèbres *stigmates* : ruse puérile ou scandaleuse, qui auroit dû faire rire les gens du monde & gémir les dévots.

Telle étoit pourtant la barbarie du siecle, que cette absurdité révoltante fut prêchée avec la plus grande hardiesse, & reçue avec la plus étouillante crédulité. Les franciscains firent un gros volume sur les *conformités de S. François avec Jésus-Christ*.

On comparoit ensemble ces deux législateurs. Le parallèle ne se trouvoit pas toujours avantageux au second, & le livre n'en fut pas lu moins avidement ; l'Europe fut édiflée d'entendre comparer & préférer un

(*) On peut à ce sujet consulter *la chronique des freres mineurs*.

payfan Italien , ignorant , simple , presque stupide , au Fils de Dieu lui-même , au Sauveur du monde.

Ce n'étoit pas tout : ces patriarches , bien pénétrés de la nécessité de nourrir dans les cœurs l'enthousiasme sur lequel ils fondoient leur fortune , avoient le bonheur d'être perpétuellement éclairés par des révélations dont le récit servoit à l'échauffer. C'étoit toujours Dieu qui les guidoit sensiblement dans toutes leurs actions. Ils avoient sans cesse , & sur-tout dans les occasions importantes , des songes , des inspirations qui mettoient à l'épreuve la foi des novices , & lui servoient d'aliment.

Saint François veut-il établir l'amour de la pauvreté ? C'est Jésus-Christ lui-même à qui , sous la figure d'un pauvre , il a donné l'aumône. Veut-il faire sentir à ses disciples inquiets du lendemain , que la Providence saura dans tous les tems pourvoir à leurs besoins , sans leur participation ? Il les mène dans une campagne déserte ; il a soin que l'heure du diner se passe , sans qu'il s'offre la

moindre cabane dont on puisse se promettre du secours ; & au moment même où la faim, commence à répandre le découragement & la défiance dans les cœurs , un homme se présente qui lui donne un pain , & disparaît sans qu'on s'en apperçoive.

Enfin faut-il enhardir ses compagnons tremblans à l'heure de l'audience du pape ? Il leur déclare que Jésus-Christ lui a donné lui-même , la veille , dans un songe , l'ordre de parler au saint-pere ; & quoique sa propre timidité ne fit pas honneur à sa foi , le succès l'ayant justifiée , il s'en applaudit , & en tire une nouvelle preuve que c'est Dieu même qui a touché le cœur du pontife.

De son côté , saint Dominique n'étoit pas moins favorisé du ciel. Quand il s'agit d'obtenir l'autorisation du pape pour son ordre , il vit la nuit le Fils de Dieu , qui étant assis à la droite de son Pere , se leva animé de colere contre les pécheurs , tenant trois lances à la main pour les exterminer : l'une , contre les superbes ; l'autre , contre les avares ; la troisième , contre les voluptueux. Sa sainte mere

lui prenoit les pieds, & lui demandoit miséricorde pour eux, en lui disant : *J'ai un serviteur fidele, que vous enverrez prêcher par le monde, & ils se convertiront ; & j'en ai encore un autre que je lui donnerai pour l'aider.* Le Seigneur témoigna être appaisé, & demanda à sa mere de voir ces deux ferviteurs. Elle lui présenta S. Dominique, & un autre qu'il ne connoissoit point, mais qu'il trouva le lendemain dans l'église ; & l'ayant reconnu, il courut l'embrasser & lui dit : vous êtes mon compagnon, vous travaillerez avec moi. Soyons unis, & personne ne pourra nous vaincre.

Ce compagnon invincible étoit S. François. On peut remarquer dans cette vision, qui fut publiée avec éclat, la politique du patriarche, qui prodigue à un rival déjà accredité les caresses & les éloges, pour l'empêcher de traverser un établissement qui pouvoit lui faire ombrage.

Après ces visions des peres, vinrent les maneges des enfans ; l'abus des miracles, les fausses reliques, l'art de flatter le peuple,

de captiver la bienveillance des veuves , vieilles & riches , ou des jeunes personnes riches aussi , de persuader qu'ils avoient seuls la clef du paradis , & que S. François avoit presque déplacé S. Pierre , dans l'emploi précieux d'en ouvrir les portes.

On fait jusqu'où les moines mendiants portèrent sur tous ces articles la hardiesse, encore plus que la subtilité. Il n'y avoit aucune de leurs églises qui ne contint les restes de quelques saints renommés. Mais comme chacun songeoit à son bien-être , sans s'embarasser de celui des autres ; comme pour avoir plus de vogue on vouloit de toutes parts s'autoriser par des noms célèbres , on ressuscitoit à la fois , dans plusieurs églises , les châsses des mêmes saints.

On créoit des reliques , dont la supposition étoit démontrée par l'existence même. On alloit jusqu'à offrir à la vénération des peuples les os de certains personnages qui n'avoient jamais vécu ; & tous les objets d'un culte pieux , mais abusif & mal réglé , attiroient un concours très-lucratif aux monastères

nasteres qui avoient eu le bonheur de les imaginer.

C H A P I T R E XIII.

Protection donnée par les papes aux ordres mendians.

A ces artifices qui n'étoient bons que pour leurs siecles, les françois, les dominicains & leurs protecteurs, joignirent des précautions capables de subjuguier la postérité. Ils savoient que les tems d'ignorance font la loi aux tems éclairés. Ceux-ci raisonnent sur les abus qu'ils trouvent établis, mais ils se permettent rarement de les changer.

C'est d'après ces principes qu'on équipa ces nouvelles troupes que l'on destinoit à une guerre perpétuelle. On les arma de privilèges, d'immunités, d'exemptions de tout genre. On les tira de la dépendance du clergé séculier, afin qu'elles n'eussent à répondre qu'à la cour de Rome. Elle en fit par tout

pays, des especes de détachemens avancés; postés pour veiller sur les démarches de ceux qu'elle vouloit assujettir. Chaque cloître devint une forteresse redoutable, où la puissance du saint-siège pouvoit braver sans danger les puissances ecclésiastiques & civiles.

Ces exemptions, il est vrai, n'étoient pas sans exemple, même dans la primitive église. On en avoit vu accorder en orient dès le quatrième & cinquième siècles; mais dès-lors elles étoient rares, & d'ailleurs fondées, comme celles dont on parle ici, sur l'ambition de quelque prélat accrédité, tel que celui de Constantinople, d'Alexandrie, ou de Carthage, qui vouloient s'attribuer une juridiction exclusive sur tous les monastères situés dans d'autres diocèses. Car les papes ne sont pas les seuls évêques qui aient travaillé à s'affurer le premier rang dans le temporel; ce sont seulement ceux qui ont suivi leur plan avec plus de constance, & qui l'ont exécuté avec plus d'adresse & de bonheur.

Ce sont eux qui multiplièrent le plus, dès le sixième siècle, ces attributions faites à

leur cour, aux dépens des droits de la juridiction épiscopale. S. Grégoire, un des plus habiles pontifes que Rome ait eus, un de ceux qui ont travaillé avec plus de succès pour la grandeur & la fortune du saint-siège, fut aussi le plus ardent promoteur des libertés claustrales; c'est lui qui a le premier employé cette formule consacrée depuis dans le protocole de la chancellerie romaine, qui défend à toutes personnes, sans exception, même aux rois, de rien détourner des biens attachés aux monasteres.

Ce pape réduisit le premier en système suivi, l'idée de gagner les moines au saint-siège, en les arrachant à la juridiction des évêques. Il n'y eut pas, depuis lui, un seul de ses successeurs qui ne s'y conformât soigneusement. Dès le douzième siècle, leur politique à ce sujet étoit déjà si bien connue, qu'en Angleterre, en 1175, un abbé de Malmsburg disoit ouvertement devant une assemblée de prélats qui le vouloient juger: " Les abbés sont bien lâches & bien misérables, de ne pas anéantir la puissance des évêques,

„ puisque , pour *une once d'or par an* , ils
 „ peuvent obtenir de Rome une pleine li-
 „ berté. „

Le discours de ce hardi cénobite prouve que ce n'étoit pas pour rien que Rome affranchissoit les moines du joug épiscopal : mais toute l'histoire du tems prouve encore mieux que cet affranchissement prétendu n'étoit , autant qu'on le pouvoit , qu'un changement d'esclavage. Les papes ôtoient aux évêques la supériorité des cloîtres , pour se l'approprier ; comme les rois , à la même époque , vouloient que les serfs de leurs vassaux fussent libres , afin de devenir leurs maîtres.

Telle est la véritable origine de la situation où l'Europe catholique est étonnée encore aujourd'hui de se trouver. Elle n'a pas un seul état où les loix naturelles ne soient combattues par des loix qu'ils ne se sont pas faites , & venues d'ailleurs. Tous ont dans leur sein des enfans qui y ont pris une physiologie étrangere. Ils vivent sans soin , sans inquiétude , aux dépens du reste de la famille ; & ce qu'il y a de plus triste , c'est

qu'au lieu de travailler par reconnoissance à lui devenir utiles , ils ne se font pendant long-tems occupés que des moyens de la troubler.

A la vérité , on entend souvent s'échapper quelques murmures de leurs freres dépouillés & déshérités par eux ; mais la voix puissante des préjugés & de l'habitude les étouffe. On envisage avec peine ces colonies d'enfans ingrats à la patrie qui les a produits , & attachés uniquement à celle qui les adopte. Cependant elles subsistent , par la raison que ce qui est établi est toujours difficile à renverser.

C H A P I T R E X I V .

Que jusqu'à l'époque de la fondation des religieux mendiants , il n'y avoit pas eu de véritable guerre de religion dans le christianisme en occident.

SI du moins les nouveaux moines , pour troubler l'ordre, s'étoient contentés, comme

leurs prédécesseurs, d'une politique profane, l'abus auroit été moins déplorable. Il y auroit toujours eu de leur part une prévarication criminelle & révoltante; mais les prétextes étant de la même nature que les moyens, si on avoit pu leur reprocher d'être des guerriers indécens, on ne les auroit pas accusés du moins d'être des profanateurs scandaleux & souvent encore plus inhumains.

Malheureusement, depuis le treizieme siecle, aux efforts d'une ambition furieuse ils joignirent les armes sacrées: ils forcèrent la religion de servir de prétexte & d'instrument dans leurs querelles; ils imaginèrent, ou ils étendirent ces maximes terribles du pouvoir des papes dans le temporel, de la nécessité du feu contre les argumens indifférens, de l'utilité des guerres pour l'explication d'un passage obscur. Dès-lors ils ouvrirent une nouvelle source, par où coula long-tems le sang humain; source mal fermée encore aujourd'hui, & que l'antiquité, même chrétienne, n'avoit pas connue.

Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir l'histoire. On y verra que jusqu'à la fondation des franciscains, les papes n'eurent qu'une puissance mal affermie ; jusques là il ne s'étoit point élevé de véritable guerre de religion entre les chrétiens.

Les troubles excités par les ecclésiastiques séculiers ou réguliers, avoient eu déjà plus d'une fois pour objet des syllogismes ou des enthymèmes ; mais ils n'alloient pas tout-à-fait jusqu'à égorger ceux qui tiroient de mauvaises conséquences des prémices. On ne se battoit point pour savoir si Dieu, après avoir proscriit l'adoration des statues dans l'ancienne loi, a eu dessein de la permettre dans la nouvelle ; ou pour décider si les prêtres d'un siècle pouvoient faire des enfans légitimes, comme les saints d'un autre.

Il y eut toujours à la vérité des esprits inquiets, qui pour se faire une réputation affecterent des sentimens extraordinaires. Il y en eut d'autres qui, par le même principe, les combattirent avec l'aigreur dont sont accompagnées ordinairement les querelles

théologiques ; mais les disputes ne s'éten-
doient point hors de l'église où elles nais-
soient ; elles auroient eu même encore moins
d'éclat, si les fantômes d'empereurs, qui
chanceloient alors sur le trône de Con-
stantin, n'avoient eu la foiblesse de se déci-
der toujours entre les deux partis, & d'en
appuyer un par préférence.

Les ariens, dès les premiers siècles,
comme je l'ai déjà observé, devinrent puis-
sans en orient. Ils remplirent de leurs secta-
teurs les principaux sièges de l'Asie. Ils do-
minèrent dans plus d'un concile : ils séduisi-
rent la cour : ils intimidèrent ou tromperent
une partie de l'église : ils parurent réunir en
leur faveur les deux autorités.

Le parti de S. Athanase, de son côté, eut
recours à la ressource d'un parti opprimé.
Ses zélateurs prodiguerent les argumens &
même les prodiges. Ils assurèrent que l'im-
pie Arius, par une punition visible du ciel,
étoit péri d'une mort honteuse, au mo-
ment où l'on vouloit forcer Alexandre,
évêque de Constantinople, à le recevoir

à la communion des fideles.

Cependant, de tant d'audace ou de foiblesse, il ne résulta point de troubles sanglans dans la société civile; on se contenta d'exiler successivement de part & d'autre quelques prêtres intrigans & dignes d'être punis au moins par leurs cabales. On ne livra point de batailles pour savoir si le Christ étoit *omousios* ou *omoiousios*.

Il en fut de même de Manès, de Nestorius, de Pélagé, & plus tard de Bérenger, de Gothescalc, &c. Ils ne furent attaqués & défendus qu'avec des argumens. Si l'on employoit quelquefois les dépositions & les excommunications, le châtiment ne tomboit que sur ceux qui le méritoient.

Le peuple en occident ne prenoit point de part à ces disputes obscures, qui n'étoient intelligibles, ni pour ceux qui les élevoient, ni pour ceux qui les jugeoient. Une pénitence plus ou moins rigoureuse, étoit l'unique peine du vaincu. De longs jeûnes & quelques coups de fouet, lui faisoient perdre l'envie de raisonner sur la *forme substan-*

tielle , ou sur la duplicité des natures.

Le clergé séculier & les moines rentés restoient assoupis dans la mollesse qui suit l'opulence. Distracts de ces combats chimériques par des intérêts pressans, ils dédaignoient des orages dont même l'agitation ne venoit pas jusqu'à eux. Le profond mépris qu'ils marquoient pour les visions de quelques prêtres indigens, les empêchoit de devenir dangereuses. Les prélats & leurs chanoines, les abbés & leurs moines avoient des maîtresses : ils levoient des soldats : ils défendoient avec vigueur les biens de l'église, & laissoient à Dieu le soin d'éclaircir ses dogmes.

Si, comme nous l'avons dit, ils entroient pour quelque chose dans toutes les guerres, dans toutes les intrigues politiques, c'étoit comme princes séculiers, & non pas comme pontifes défenseurs d'un culte dégradé. Ils ne massacroient point les hommes au nom du ciel. Les malheureuses victimes qu'ils sacrifioient à leurs intérêts, pouvoient combattre & périr sans remords. L'anathème

ne sui voit pas jusqu'au tombeau leurs cadavres déshonorés.

Les papes attachoient quelquefois cet opprobre à la vie de leurs ennemis, pour rendre leur mort plus effrayante : mais ce fut toujours sans effusion de sang. L'évangile, qui recommande la douceur, ne se prêchoit point avec le glaive ; on n'avoit point pris la précaution d'entourer l'église de bûchers ardens, pour retenir, ou du moins pour consumer ceux qui seroient tentés de s'en éloigner. Il est sûr qu'elle fut plus paisible & moins malheureuse tant qu'elle n'eut à gémir que sur les débauches ou sur l'opulence de ses ministres.

Mais quand elle eut dans son sein des hommes fiers d'avoir renoncé juridiquement à tout ; quand' des hommes, munis d'une indigence respectable & lucrative, se furent réduits à n'espérer d'autre gloire que celle de faire des argumens plus subtils que ceux de leurs confreres, ils chercherent tous les moyens imaginables de l'acquérir. Ne pouvant se battre, ni pour des terres, ni pour

des châteaux , ni pour des femmes , ils s'attachèrent à perfectionner la controverse : elle devint leur unique étude & leur première passion.

Ils s'étudierent à fabriquer des argumens captieux , comme un conquérant habile s'applique à discipliner ses foldats. Alors naquit ou se développa la théologie scolastique , cet art absurde de substituer les mots aux choses , de déployer un verbiage intarissable sur des matieres inintelligibles ; alors on chercha des articles de foi dans Aristote.

Les papes , comme nous l'avons dit , trouvant sous leurs mains ces pépinières d'argumenteurs robustes & infatigables , se hâtèrent de les transplanter par-tout. La facilité de les établir les fit multiplier ; l'apparence de vertu ou de foiblesse , sous laquelle ils s'annonçoient , les fit recevoir. Les privilèges qu'on leur prodigua les rendirent défenseurs intrépides d'un pouvoir qui les récompensoit si bien. Il se trouva au pied du trône pontifical , un homme qui pût en un instant en lancer les ordres dans tout l'uni-

vers, & faire un devoir indispensable à cent mille bouches de les prêcher, à cent mille bras de les défendre.

Le fruit de cette institution fut d'abord la première guerre entreprise entre des chrétiens, purement pour réduire des hérétiques. S. Dominique (*) & deux cordeliers parurent à la tête d'une armée contre les vaudois. Ils prêchèrent une croisade pour la destruction de ce peuple pauvre & malheureux, qui ne commençoit à être connu que depuis qu'on le persécutoit. Ils encourageoient les homicides en y attachant des indulgences, & faisoient de la gloire céleste le prix des plus cruels assassinats.

(*) Une chose bien singulière, c'est que les historiens de S. Dominique racontent que sa mere étant grosse de lui, rêva qu'elle accouchoit d'un chien qui tenoit dans sa gueule un flambeau allumé. Les interpretes de ce songe ridicule prétendent qu'il annonçoit la lumière que cet enfant devoit un jour répandre dans l'Europe. Ils n'ont pas vu qu'on pourroit y trouver bien naturellement l'allégorie de l'inquisition, qui commence par mordre les infortunés qu'elle saisit, & finit par les brûler.

Dans le même tems se développôit au-delà des Alpes l'acharnement des guelfes & des gibelins. Les clefs choquoient les croix avec fureur. L'Italie vit renaître le siecle & les ravages des proscriptions. Le feu qui la dévoroit, après avoir été allumé par des papes, étoit attifé par des moines; les cloîtres vomissoient de toutes parts des flammes qui redoubloient ce grand embrasement; & ni les larmes, ni le sang des peuples abusés & opprimés, ne suffisoient pour l'éteindre.

Bientôt à ces horreurs succéderent des horreurs non moins déplorables. On vit briller les bâchers du concile de Constance, & l'inquisition s'affermit. On livra des batailles en Suisse, à la séparation de Luther & de Zuingle. Mille troubles déchirèrent la France, à celle de Calvin. On donna la S. Barthélemi. Enfin l'on signa la ligue, où l'on vit des bataillons de moines mendiens faire l'exercice, le casque en tête, & le mousquet sur l'épaule; & Rome avec ses prêtres proscrire, faire assassiner des rois

légitimes , tandis qu'elle plaçoit au ciel & sur les autels les plus infames assassins.

Je ne cherche point dans cette énumération le triste plaisir de déshonorer des ordres distingués souvent par les vertus des particuliers , quoiqué funestes par les maux qu'ils causoient en général : mais enfin il faut démentir l'histoire , ou attribuer tant d'atrocités à l'établissement des religieux mendians. Je crois bien que , sans eux , la terre n'auroit pas laissé d'être ensanglantée : mais c'est à eux qu'il faut s'en prendre , si elle l'a été par un esprit de religion.

Cherchons comment une si petite cause a pu produire de si terribles effets. Examinons comment la besace de S. François est devenue une seconde boîte de Pandore , d'où sont sortis depuis cinq siècles presque tous les maux qui ont affligé l'église. Pénétrons la structure même de ces corps si singulièrement organisés , & voyons par quels secrets ils ont pu parvenir quelquefois à se rendre si redoutables , & presque toujours si dangereux.

Il y en a trois principaux , auxquels peuvent se rapporter tous les autres. C'est premièrement le sacrifice absolu des volontés entre les mains du supérieur , qui faisoit de chaque moine l'organe d'une volonté étrangere. Secondement , l'usage de la parole , qui leur donnoit un grand crédit parmi les peuples. Troisièmement , l'administration des sacremens , qui leur étant confiée presque par-tout , au préjudice des pasteurs séculiers & sans leur participation , les mettoit à portée de pénétrer dans les consciences , & par conséquent de les diriger comme ils le vouloient.

Examinons quel parti l'on tiroit de ces moyens ; voyons comment un abus déplorable les faisoit servir à élever aux papes dans tous les cœurs un trône contre lequel venoit se briser le respect dû aux trônes séculiers & aux puissances légitimes.



CHAP.

C H A P I T R E X V.

*Que l'obéissance exigée des moines mendiants ,
est une des principales causes qui en ont fait
les perturbateurs des états politiques.*

C E qui fait la base la plus assurée d'un état militaire, c'est l'obéissance. C'est elle qui fait concourir tous les membres pour l'exécution de ce qui convient à une seule tête. C'est elle qui anéantit les intérêts particuliers, pour élever sur leurs débris une seule cause commune. Elle ferme tous les yeux, en mettant en action tous les bras. Elle sert tantôt de bandeau pour cacher les précipices, tantôt de frein pour dompter la raison qui murmure & veut essayer de se défendre.

Ce principe est l'essence du monachisme, & sur-tout des ordres mendiants. Il n'y a pas une seule de leurs règles qui ne l'adopte. Toutes sont fondées sur cette maxime qui a tant alarmé dans les constitutions des jésuites : *Soyez sous la main de vos supérieurs,*

comme un bâton sous celle du vieillard dont il est l'appui. Dans tous les cloîtres on prê- che l'abnégation de soi-même , & la nécessité d'une obéissance aveugle. La premiere dé- marche que l'on fait en y entrant , c'est de se charger de ces liens funestes , qui ôtent désormais à l'ame & au cœur toute espece de mouvement volontaire.

Un préfet qui veut suivre l'esprit de son institut , ne peut plus aimer que ce qu'on lui présente. Il ne doit réfléchir que quand on le lui ordonne. Il ne lui est permis de penser que de la maniere présente. Le moindre usage de sa raison est une révolte ; il faut que toutes ses facultés restent dans l'inaction : il doit se considérer comme une masse privée de la vie , tant que le souffle créateur qui doit l'animer ne se fait pas sentir. Il est censé avoir fait d'autant plus de progrès vers la perfection , qu'il approche davantage de cette immobilité passive , où il est entièrement semblable au bâton qu'on lui propose pour modele.

Les moines ne seroient qu'inutiles , s'ils

restoient toujours dans cet état. Leur repos pourroit exciter les plaintes des politiques ; mais il n'alarmeroit pas les gouvernemens. On se contenteroit de gémir , en leur voyant remplir infructueusement de vastes terrains qui pourroient être mieux occupés.

Par malheur , ces bâtons qui n'offrent à la vue qu'une pesanteur , une inertie invincible en apparence , touchent tous à Rome par un bout , ainsi qu'à leur centre commun. Ils y devenoient autrefois , pour le souverain pontife , des leviers immenses , qui lui servoient à ébranler sans effort le monde chrétien. Un foible mouvement imprimé aux parties qui se trouvoient sous sa main , se faisoit sentir avec une promptitude & une accélération prodigieuse aux extrémités de l'Europe.

Archimede ne demandoit qu'un point d'appui , & un levier suffisant , pour soulever le globe. Les papes avoient trouvé l'un & l'autre dans la religion & dans les instituts monastiques. Avec ce secours , ils agitoient de dessus leur trône tous les royaumes ,

comme un mécanicien habile, à force de cordes & de poulies, fait descendre ou monter à son gré les plus énormes fardeaux.

On conçoit sans peine combien la docilité ainsi exigée de tous les religieux, comme la première des vertus, devoit en faire des instrumens puissans. Ils étoient toujours prêts à se mettre en jeu, dès qu'on lâchoit le ressort destiné à la mouvoir. En vain auroient-ils voulu résister au mouvement qui les emportoit, ils traînoient par-tout la triste obligation de le suivre sans que rien pût les en dégager.

Une voix terrible leur répétoit à chaque instant ce mot accablant, *obéis*. Dans l'effroi qu'elle leur causoit, ils ne pouvoient se dispenser de répondre, *j'obéirai*. S'ils avoient balancé, les châtimens & les supplices auroient bientôt vaincu leur obstination.



 CHAPITRE XVI.

*Comment le ministère sacré du sacerdoce seroit
aux moines mendiants à régner sur l'esprit des
peuples & à inquiéter les gouvernemens.*

QU'ON se représente maintenant une foule de moines sortant du cloître, avec le signe ineffaçable dont ils s'y étoient laissé marquer, le cœur plein des intérêts qu'ils avoient juré de défendre, l'esprit occupé à chercher les moyens d'agrandir la puissance à laquelle ils s'étoient voués, & dont l'éclat rejaillissoit en partie sur eux. Qu'on les voie se répandre dans le monde, empreints, imbus de toutes les maximes de l'Italie, comme ces torrens qui, en se précipitant avec impétuosité du haut des rochers, prennent & gardent la couleur du terrain sur lequel ils ont commencé à rouler.

Ils se monroient aux peuples, armés du ministère de la parole: ils paroïssent presque seuls chargés de prêcher & de consom-

mer les plus sacrés myſteres de la religion. On peut juger de la facilité qu'ils trouverent à s'emparer de la confiance publique , d'abord par ce dépôt respectable dont ils abuſoient , & enfuite par la ſituation où ſe trouvoit l'Europe quand ils s'y produiſirent.

Depuis pluſieurs ſiecles , la plus épaiſſe ignorance défiguroit cette partie du monde : le clergé ſéculier , au lieu de la combattre , contribuoit à l'augmenter. Les paſteurs , il faut l'avouer , avoient oublié toutes les regles de leur état ; ils languiſſoient dans la diſſolution & la barbarie la plus révoltante. Loin de pouvoir enſeigner à leurs peuples les dogmes de la religion , la plupart les ignoroient eux-mêmes ; l'exactitude avec laquelle ils recueilloient les dixmes & les autres revenus eccléſiaſtiques , étoit preſque la ſeule marque à laquelle on pût les reconnoître pour des miniſtres de l'églife. Ce fut dans ce moment que des nuées de jacobins , franciſcains , cordeliers , mineurs , &c. inonderent les villes & les campagnes.

— Nous avons vu qu'ils étoient autorifés

par des bulles de Rome à exercer les fonctions spirituelles avec une parfaite indépendance. Les évêques & les curés ne s'opposèrent ni à ces bulles, ni aux privilèges qu'elles donnoient. Elles attaquoient leurs droits réels, en transportant à d'autres, sans leur consentement, les prérogatives dont ils devoient seuls avoir la jouissance; mais aussi elles paroissent les dédommager, en rejetant sur d'autres bras ce que leurs devoirs avoient de plus pénible. Ils n'étoient d'abord frappés que de ce soulagement apparent; ils appelloient eux-mêmes les religieux mendiants, dont l'activité suppléoit à leur indolence.

Ces nouveaux manœuvres, introduits dans la vigne du Seigneur, y travailloient pour le clergé, sans lui demander aucune récompense. Ils remplissoient les chaires & les confessionnaux, où les pasteurs légitimes dédaignoient de paroître. Ils introduisoient la coutume flatteuse pour le peuple, de dire des messes à son gré, & l'usage utile pour eux d'exiger, pour les célébrer, une rétri-

bution que plusieurs des peres , au concile de Trente , n'ont pu s'empêcher de trouver indécente.

Ce divin sacrifice avoit été jusques là gratuit & même assez rare ; du moins les ministres n'en recevoient point le prix en détail. Ils ne prodiguoient point sous les yeux des hommes , le plus étonnant , le plus terrible de tous les mysteres , & celui par conséquent, qu'on auroit dû leur présenter le moins fréquemment , si l'on s'en rapportoit à notre foible raison , afin d'entretenir l'impression du spectacle.

Tel fut toujours aussi le principe de l'église jusqu'au moment où on la força d'employer une foule d'ouvriers évangéliques , qu'il fallut nourrir par un revenu journalier, tiré de l'autel : alors elle fut obligée d'adopter une condescendance qui lui est devenue depuis bien pernicieuse. On sait que l'abus des messes trop multipliées fut un des premiers objets qui attirerent la censure des réformateurs du seizieme siecle.

Ces hommes audacieux , trop fiers de

leurs lumieres naturelles, profiterent de l'espece de langueur où l'on étoit tombé sur un dogme qui exige la foi la plus vive. Ils prétendirent que réitérer si souvent, sans nécessité, un mystere accablant pour la raison, c'étoit l'avilir, & que la facilité même avec laquelle toutes sortes de mains l'opéroient, en prouvoit l'impossibilité.

Ce blasphème a fait beaucoup d'impression sur les esprits dans les tems postérieurs ; mais à la naissance des ordres mendiants, personne ne fut frappé de la réflexion qui l'a occasionné. La religion consistoit presque entièrement dans des pratiques extérieures, qui sont toujours le culte du peuple ; il aimoit à se voir le maître d'en disposer pour un prix modique.

Il se plaisoit à penser que, pour un peu d'argent, il pouvoit se procurer à chaque instant la plus grande des consolations qu'offre le christianisme. Cette fonction auguste du sacerdoce lui inspiroit du respect pour les moines, qui la remplissoient avec activité. Ils lui paroissoient presque seuls dignes

de l'exercer , parce qu'ils l'exerçoient toujours.

L'efficacité d'ailleurs qu'on y attachoit , la lui rendoit encore plus précieuse ; & les mains qui en paroissoient sans cesse occupées , plus vénérables. On multiplioit les révélations des peines du purgatoire , & du soulagement procuré aux ames qui les souffroient , par des messes dites en leur intention. Les livres des mendiants & leurs sermons étoient pleins d'anecdotes plus frappantes , plus remarquables les unes que les autres à ce sujet. Il n'y avoit point de jour où quelques morts n'apparussent pour demander des prieres. Les bouches qui en prêchoient l'utilité étant aussi celles qui se chargeoient , pour une modique rétribution , d'ouvrir par ce moyen les portes du ciel aux infortunés qui dévoient le secret de leur exclusion , les confidens du mal étant aussi les administrateurs du remede , les sacrifices devinrent des especes de banques , où l'on prenoit pour les morts des lettres de change à vue sur le ciel ; & les couvens ,

nantis de ces entrepôts lucratifs, s'assurent exclusivement la bienveillance & l'argent des vivans.

CHAPITRE XVII.

Comment la prédication fut encore une arme dangereuse, quand on l'eut abandonnée aux religieux mendians.

C'EST n'est pas tout : les peuples s'attachoient encore à eux par l'habitude de ne recevoir que de leurs mains le pain de la parole divine. Leur éloquence grossière & faite pour eux, les transportoit d'admiration. Ils employoient des expressions à sa portée, des images dont l'indécence ne lui paroissoit qu'une naïveté pleine d'agrémens. Ils remplissoient leurs discours de familiarités révoltantes, d'obscénités odieuses & de déclamations ridicules. Cependant, avec ces dégoûtantes rapsodies, frere Menot & frere Maillard arrachotent des larmes aux plus nombreux auditoires : ils remuoient les ames

aussi vivement que l'ont jamais fait dans les siècles polis les Cicerons & les Démosthènes.

On parle quelquefois des ravages que font les mauvais livres ; le gouvernement sévit souvent contre eux & contre leurs auteurs. Je n'ai pas dessein de blâmer une police qui paroît intéressante pour le repos des états ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer , comme j'aurai encore occasion de le faire ailleurs , que ces écrivains si rigoureusement punis , ne sont jamais dangereux pour le général. Ils ne peuvent exciter au plus qu'une admiration froide. Il est impossible qu'une lecture fasse des enthousiastes. Tous les hommes qui , dans la retraite , parcourent des yeux un ouvrage quel qu'il soit , se défendent aisément du fanatisme , quand il seroit composé pour l'inspirer.

Cette passion furieuse n'a de prise sur eux , que quand ils sont rassemblés , & qu'un d'entr'eux a le droit de se faire écouter des autres. On ne sauroit concevoir quel effet produit alors sur une troupe nombreuse la déclamation la plus foible , débitée avec cha-

leur , & soutenue d'un ton & d'un geste impofans.

Les ames les plus molles font les premières échauffées. Le feu qui s'y nourrit fe communique aux plus fortes par le voifinage. Il femble que les regards & l'haleine de ceux qui l'ont reçu , le portent & le foufflent dans les cœurs de ceux qui balancent à le recevoir. En peu de tems , tous s'animent , tous s'embrafont involontairement. De tant de flammes particulieres ainfi réunies , fe forme bientôt un incendie général , qui porte partout la défolation & l'effroi.

Croit-on que ce foit par fes livres que Luther eft parvenu à porter un coup mortel à la puiffance papale ? Non , fans doute. Ces ouvrages groffiers n'auroient jamais fait d'enthoufiaftes , s'ils n'avoient été fecondés par des fermons. C'eft l'orateur , & non l'écrivain , qui a ruiné Rome. Affurément les philofophes de nos jours ont un plus grand mérite que Luther ; ils ont même un plus grand parti. Cependant , parce qu'ils ne prêchent pas , parce qu'ils fe contentent d'é-

erire, ils ne renverſent point Rome ; ils la rendent mépriſable, & ne l'empêchent pas de ſubſiſter.

Cette arme qui lui fut ſi funeſte dans la main de Luther & de ſes contemporains, l'avoit admirablement ſervie pendant trois ſiècles. C'eſt par elle que les moines donnoient aux états des ſecouſſes ſi violentes. Voilà comment S. Bernard faiſoit en un inſtant, d'une foule de brigands impitoyables, une aſſemblée de croiſés attendris. C'eſt ainſi que les prédicateurs mendians, ſans avoir peut-être ſon éloquence, obtenoient auſſi des ſuccès qui ne paroifſoient moins conſidérables que parce que l'objet en étoit différent.

C H A P I T R E X V I I I .

Uſage & abus que faiſoient de la confeſſion les moines mendians, pour étendre le pouvoir de la cour de Rome.

ENFIN il y a plus encore : en descendant de ces trônes où ils commandoient impérieu-

fement aux cœurs , ils passoient dans les tribunaux secrets de la pénitence , où ils achevoient de les subjuguier. Ils venoient de prêcher la nécessité de travailler , par la confession , à s'ouvrir le ciel. Ils avoient prouvé que Dieu même leur en avoit confié les clefs par l'entremise de son vicaire. On couroit à eux de toutes parts , pour s'en assurer l'entrée ; mais les clefs mystérieuses ne tournoient souvent dans leurs mains que suivant les ordres supérieurs émanés de la cour de Rome.

Quand , par exemple , un prince éclairé paroïssoit résolu à soutenir l'honneur & les droits de sa couronne ; quand , au lieu de fléchir à l'approche d'une excommunication inique , il s'armoit d'une nouvelle fermeté , & ne répondoit aux décrets injustes du vatican que par la défense très-juste & très-sage d'y laisser porter les tributs que les collecteurs Italiens arrachotent de tous les côtés dans ses états ; pour l'affoiblir on attaquoit la conscience du peuple , comme quand on veut renverser un grand arbre on commence par en couper les racines.

On mettoit les royaumes en interdit , on délioit les sujets de leur serment de fidélité ; c'est-à-dire , qu'on faisoit cesser toutes les pratiques extérieures de la religion , & qu'on prescrivoit aux particuliers de ne plus obéir à leur souverain , ou même de s'en choisir un autre. Le pape , comme dépositaire du pouvoir divin , & au nom des apôtres S. Pierre & S. Paul , foudroyoit le prince qui lui résistoit. Il le déclaroit rebelle à Dieu , & par conséquent déchu sans exception de tous les droits que lui donnoit sa place.

Cet arrêt passoit bientôt les Alpes. Il trouvoit au-delà , des mains préparées pour le mettre à exécution. Les habitans des cloîtres sur-tout , étoient exacts à observer la première défense , & ardens à prêcher la nécessité , pour le salut , de se conformer à la seconde. Ils montroient un prince hérétique , retranché du sein de l'église sur la terre par un décret infailliblement confirmé dans le ciel. Ils le peignoient dévoué aux flammes de l'enfer , devenu la proie & bientôt le compagnon des esprits malins qui y gémissent.

Ils

Ils représentoient hautement combien il seroit honteux & funeste de se soumettre aux ordres d'un damné, à l'ignominie d'avoir pour maître un misérable prêt à subir les plus infames supplices. A la description de ces tourmens, ils joignoient la menace effrayante de les faire partager à tous ceux qui oseroient ne pas l'abandonner.

Ces images hideuses consternoient le peuple. D'ailleurs, les cérémonies lugubres dont cette espece de révolution étoit accompagnée, le pénétoient d'effroi. Il voyoit les églises désertes ou fermées : les statues de ses saints étoient voilées, & les autels dépouillés d'ornemens; tout lui paroissoit plongé dans un sombre silence. Cette espece de deuil universel nourrissoit & redoubloit son accablement. Il ressembloit aux Egyptiens, qui, dans une des plaies de leur pays, au milieu de ces ténèbres épaisses dont ils furent affligés par Moïse, s'imaginoient découvrir, à travers l'obscurité, des spectres & des fantômes prêts à les dévorer. Il frémissoit de même à l'aspect de cet appareil dressé contre lui. Dans la langueur générale

L

où il croyoit voir tomber la nature, il appercevoit les avant-coureurs de ces tourmens éternels dont ses oreilles étoient sans cesse rebattues.

Afin même qu'il ne lui restât aucune ressource pour se défendre de la terreur qu'ils inspiroient, on forçoit le clergé séculier à paroître la partager involontairement.

Les moines tonnoient dans les universités, qui sembloient alors faire la gloire & l'appui de l'église. Ils avoient été déclarés capables d'y prendre des grades. Ils y dominoient par leur nombre, avant qu'on se fût avisé de le réduire en le fixant; & on ne s'en avisa que fort tard.

Ces corps se voyoient donc, en gémissant, emportés par un mouvement qu'ils ne s'étoient pas donné. Les résolutions les plus déshonorantes y passoient à la pluralité des voix. On étoit tout surpris de voir fortir de ces assemblées de docteurs sages & modérés d'ailleurs, des rescrits forcenés qui les couvroient de honte. On s'en servoit cependant pour faire impression sur le public. Des piéces défavouées par la plus saine partie du corps, se donnoient, comme il arrive tou-

jours, pour le fruit d'un accord parfait & d'un concert unanime.

Si l'on veut avoir une preuve & en même tems un tableau bien sensible de tout ce manège, on n'a qu'à se rappeler ce qui s'est passé en France depuis le massacre des vaudois, jusqu'à celui des protestans; on n'a qu'à jeter les yeux sur les tristes événemens qui l'ont affligée depuis l'assassinat du duc d'Orléans, justifié publiquement par le cordelier Jean Petit, jusqu'à ceux de Henri III & de son successeur, médités, exigés, entrepris même par des moines mendians de toutes les livrées & de tous les instituts. Par-tout on verra des déclamations emportées & des auditeurs séduits, des directeurs fourbes & des pénitens aveugles.

Des chaires & des confessionnaux y sont toujours la décoration des tragédies atroces qu'on représentoit dans ces tems malheureux. C'est là qu'on plaçoit des torches ardentes, destinées à éclairer, & ensuite à embraser la scene. C'est de là qu'on donnoit le signal de la révolte, & que des bouches audacieuses ne craignoient point de pro-

faner la sainte-écriture, en y cherchant des exemples pour autoriser les plus criminels excès. C'est là enfin qu'on faisoit du meurtre de ses freres une action légitime, & de celui d'un roi un sacrifice de bonne odeur, propre à obtenir de Dieu la rémission infaillible des péchés.

C H A P I T R E X I X .

Que tous les maux dont on vient de parler eurent lieu dès le commencement de l'institution des mendiens.

ET il ne faut pas croire que tous ces abus se fussent glissés lentement, par la succession des siècles, dans des ordres commencés en apparence avec une perfection si éclatante. Il ne faut pas penser qu'ils ne soient devenus que bien tard propres aux usages funestes auxquels on les employoit. Moins de trente ans après leurs institutions, ces abus étoient au comble. Voici comme le clergé parloit d'eux en corps dès l'année 1243.

“ Depuis leur commencement, la haine
 „ qu'ils ont conçue contre nous les a portés

„ à décrier notre vie & notre conduite dans
 „ leurs sermons; & ils ont tellement dimi-
 „ nué nos droits, que nous sommes réduits
 „ à rien. Au lieu qu'autrefois, par l'auto-
 „ rité de nos charges, nous commandions
 „ aux princes & nous faisons craindre des
 „ peuples, maintenant nous en sommes
 „ l'opprobre & la risée. Ces freres, mettant
 „ la main dans la moisson d'autrui, nous
 „ ont peu à peu dépouillés de tous nos avan-
 „ tages; s'attribuent les pénitences, le bap-
 „ tême, l'onction des malades & les cime-
 „ tieres. Et maintenant, pour diminuer
 „ d'autant plus nos droits & détourner de
 „ nous la dévotion des particuliers, ils ont
 „ institué deux nouvelles confrairies, où
 „ ils reçoivent si généralement les hommes
 „ & les femmes, qu'à peine s'en trouve-t-il
 „ quelqu'un qui ne soit inscrit dans l'une ou
 „ dans l'autre. Enforte que les confreres
 „ s'assemblant dans leurs églises, nous ne
 „ pouvons avoir nos paroiffiens dans les
 „ nôtres, les jours solennels; & ce qui est
 „ pire, ils croient mal faire s'ils entendent
 „ la parole de Dieu d'autres que de ces

„ freres. D'où il arrive qu'étant frustrés des
 „ dixmes & des oblations , nous ne pouvons
 „ vivre si nous ne nous occupons à quelque
 „ travail, quelque art mécanique, ou quel-
 „ que gain illicite.

„ Nous ne différons plus désormais des
 „ laïques ; & notre condition est pire , en
 „ ce que nous ne pouvons être ni laïques
 „ en conscience , ni clercs avec honneur.
 „ Que reste-t-il donc , sinon d'abattre de
 „ fond en comble nos églises , où il ne
 „ reste qu'une cloche & quelques vieilles
 „ images enfumées ? Hélas ! plusieurs lieux
 „ autrefois célèbres par quantité de mira-
 „ cles suivant la dévotion des fideles , sont
 „ remplis de meubles des particuliers ; les
 „ autels , autrefois si ornés , sont à peine
 „ couverts d'une simple nappe trouée ; le
 „ pavé , qu'on lavoit soigneusement & que
 „ l'on jonchoit de fines herbes & de fleurs ,
 „ est sale & poudreux. Cependant les prê-
 „ cheurs & les mineurs , devenus nos maî-
 „ tres , qui ont commencé par des cabanes
 „ & des taudis , ont élevé des palais soute-
 „ nus sur de hautes colonnes , & distribués
 „ en divers appartemens , dont la dépense

„ doit être employée au besoin des pau-
 „ vres : & ces freres , qui dans la naissance
 „ de leur religion sembloient fouler aux
 „ pieds la gloire du monde , reprennent le
 „ faste qu'ils ont méprisé ; n'ayant rien , ils
 „ possèdent tout , & sont plus riches que
 „ les riches même : & nous , qui passons
 „ pour avoir quelque chose , sommes réduits
 „ à mendier. C'est pourquoi nous nous je-
 „ tons aux pieds de votre majesté , pour la
 „ supplier d'apporter un prompt remede à
 „ ce mal ; de peur que , la haine croissant en-
 „ tre nous & ces freres , la foi ne soit mise
 „ en péril , par cela même qu'on croit de-
 „ voir l'augmenter. „

C'est Mathieu Paris qui nous a conservé
 ce monument précieux. Trois ans après il
 présente un autre tableau de la conduite des
 mendiens , qui ne leur est pas plus favo-
 rable.

“ Les religieux mendiens , dit-il , se ren-
 „ doient odieux aux anciens moines & aux
 „ prêtres séculiers , en faisant trop valoir
 „ les privileges des papes , qui ordonnoient
 „ aux évêques de les admettre à la prédica-
 „ tion & à l'administration de la pénitence.

„ Ils exigeoient qu'on fit lire publique-
 „ ment ces privileges dans les églises ,
 „ & demandoient à ceux qu'ils rencon-
 „ troient , même à des religieux : vous êtes-
 „ vous confessés ? oui , répondoit le parti-
 „ culier. A qui ? à mon curé. C'est un igno-
 „ rant qui n'a jamais étudié en théologie ni
 „ en décret. Venez à nous, qui savons distin-
 „ guer la lepre de la lepre , & qui avons reçu
 „ les grands pouvoirs que vous voyez: Ainsi
 „ plusieurs laïques , principalement les no-
 „ bles & leurs fermiers , méprisant leurs
 „ curés & leurs prélats , se confessoient aux
 „ freres prêcheurs ; & ce mépris étoit fort
 „ sensible aux supérieurs ordinaires. Les
 „ paroissiens péchoient plus hardiment ,
 „ n'étant plus retenus par la crainte d'en
 „ rendre compte à leurs curés , & se disoient
 „ l'un à l'autre : prenons librement nos plai-
 „ sirs ; nous nous confesserons sans peine à
 „ quelqu'un de ces freres prêcheurs & mi-
 „ neurs qui passeront chez nous , que nous
 „ n'avons jamais vus , & que nous ne rever-
 „ rons jamais. Quelques freres prêcheurs
 „ vinrent à l'église de S. Alben , où l'archi-
 „ diacre tenoit synode selon la coutume : &

„ l'un d'eux demanda impérieusement que
 „ l'on fit silence, pour entendre sa prédica-
 „ tion ; mais l'archidiacre l'arrêta , traitant
 „ leur conduite de nouveauté, & disant qu'il
 „ se vouloit tenir à l'ancien usage, suivant
 „ lequel chacun se doit confesser à son pro-
 „ pre prêtre ; & pour le prouver, il rapporta
 „ le canon du concile de Latran, tenu sous
 „ Innocent III, en 1215. „

L'archidiacre avoit tort, sans doute, de
 rappeler au bout de trente ans un canon
 qu'on s'étoit permis de violer sous les yeux
 même & pendant la tenue du concile qui l'a-
 voit porté : mais ce canon inutile n'en étoit
 pas moins sage ; & la réclamation infructueu-
 se qu'on en faisoit, étoit elle-même une
 preuve du besoin qu'on auroit eu de l'obser-
 ver exactement.

Je pourrois étendre encore bien plus loin
 ces observations & les preuves qui les ap-
 puient : mais en voilà assez pour démontrer
 qu'il n'y a ni imprudence ni malignité dans
 ce que j'ai avancé au sujet de la part qu'ont
 eu les ordres mendiants, à tous les crimes
 religieux commis depuis leur formation. Il est
 clair qu'ils ont pu en devenir les principaux

instrumens ; il l'est encore davantage qu'ils ont fait à cet égard tout ce qu'ils ont pu.

Ce n'est pas qu'en commençant ils se proposassent précisément d'encourager la scélératesse, & d'enseigner les maximes les plus contraires au repos de la société : ce comble de la dépravation n'est ni croyable ni possible dans aucune espèce d'établissement humain. Ils ne voyoient d'abord que la nécessité d'obéir sans réplique à un prince étranger, qu'ils reconnoissoient pour leur véritable maître. Ce premier pas fait, leur rendoit tout le reste facile.

Ils se croyoient obligés à défendre son pouvoir. Après avoir épuisé en sa faveur les moyens légitimes, ils en venoient avec moins de répugnance à se servir des autres. Dans les choses qui survenoient entre les deux autorités, ils se mêloient bientôt comme parties intéressées, quoiqu'ils n'y fussent entrés que comme mercenaires très-subalternes. L'entêtement naturel à l'esprit humain, le desir aussi naturel de voir triompher un parti auquel ils étoient liés par des engagemens sacrés, les précipitoit dans les extrémités les plus terribles. Ils atri-

voient, à la fin du combat, à des horreurs dont ils ne se feroient jamais cru capables en le commençant. Ils étoient emportés presque involontairement au-delà de leurs propres desseins ; comme un sauteur qui, après s'être donné un élan pour franchir un fossé, dépasse presque toujours le bord qu'il vouloit atteindre.

J'avoue qu'une partie de ces dangers ne subsistent plus ; les institutions d'un fanatisme ignorant & grossier, perdent de leur vigueur dans un siècle éclairé. Le pouvoir des généraux d'ordre ne peut plus guere aujourd'hui leur servir à faire commettre des forfaits éclatans. Ils n'oseroient employer les mains dont ils disposent, à semer ouvertement les poisons que le terrain n'est plus préparé à recevoir.

La lumière, à la vérité, n'a point encore pénétré dans l'intérieur des cloîtres. Elle vient mourir contre les murailles de leur enceinte. L'habitude & le préjugé y sont continuellement en sentinelle. Ces deux ennemis de la raison y répandent plus de bandeaux, que leur rivale n'y peut introduire de rayons.

Cependant le jour que celle-ci produit aux environs, rend moins noire & moins affreuse l'obscurité que les autres tâchent de redoubler. L'ombre y devient moins épaisse, par le voisinage des endroits que le soleil éclaire. Il y naît une espèce de foible crépuscule, capable au moins de défiller un peu les yeux malades qui en sont frappés.

D'ailleurs, tout est en paix autour d'eux. Les matieres combustibles, dont la théologie scolastique armoit autrefois tant de mains, reposent dans la poussiere des bibliotheques. Un souverain mépris est l'accueil destiné à tout ce qui en conserve encore la moindre odeur. Les punitions sont prêtes pour quiconque oseroit se hasarder à les tirer du tombeau où on les a très-sagement ensevelis. De cette position, il résulte pour nous un tems assez serein; & les monasteres ne seront pas absolument à craindre, tant qu'il ne s'y élèvera point d'exhalaisons capables de le troubler.

F I N.



As: 110116

lf 422k

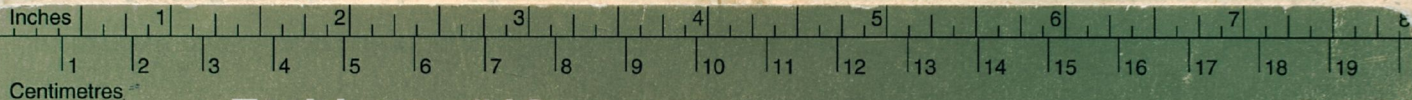


Linguet, Simon Nicolas Henri

ESSAI

PHILOSOPHIQUE

SUR



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

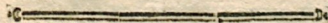
White

3/Color

Black



P A R I S.



M. DCC. LXXVI.

